ACTE IV, SCÈNE VII.

ZARA,

OU

LA SŒUR DE L'ARABE,

MÉLODRAME EN QUATRE ACTES,

par MM. Valory et Montigny,

MUSIQUE DE M. HOSTIN,

REPRÉSENTÉ A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE SAMEDI 20 MAI 1837, ET SUR CELUI DE LA GAITÉ, LE 18 SEPTEMBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
LE GÉNÉRAL DERVIGNY, commandant la division française.	M. Joseph.	MALEK, Kabyle.	M. Édouard.
HASSAN, cheick d'une tribu de Kabyles de l'Atlas.	M. Saint-Max.	MANNIVEAU.	M. Francisque Jr.
MOHAMED, cheick de la tribu des Benassours.	M. Delaistre.	VICTOR.	M. Eugène.
LÉON, fils du Général.	M. Surville.	JULES.	M. Gustave.
		UN OFFICIER.	M. Costa.
		ZARA, sœur de Mohamed.	Mme Amy.
		ELVIRE, fille du Général.	Mme Maria.

La scène est en Afrique, à Oran et aux environs d'Oran.

ACTE PREMIER.

Un site de l'Algérie; à gauche de l'acteur, une fontaine ombragée par un massif de chênes, de pins, d'oliviers sauvages; au fond, une montagne d'où l'on descend par une pente douce.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULES, MANNIVEAU, VICTOR, EUGÈNE.

Au lever du rideau, ils descendent la montagne; ils sont tous les quatre en habits de chasse, le carnier au dos, le fusil sur l'épaule; Manniveau marche le dernier.

VICTOR, *à Manniveau.*

Allons donc, mon cher Manniveau, vous n'avancez pas.

MANNIVEAU.

Comment, mon cher, mais je ne fais que cela depuis le point du jour, heure à laquelle nous avons quitté Oran... Nous devons avoir fait au moins cinq lieues ce matin. (*Ils s'asseyent. S'essuyant le front.*) Dieux! quelle chaleur! je suis dans une transpiration fabuleuse... je suis sûr

77648

que l'on ferait cuir un œuf de canne dans mon gilet de flanelle.

JULES.

Que voulez-vous?... le soleil d'Afrique n'est pas tout-à-fait celui de la Chaussée-d'Antin.

MANNIVEAU.

C'est-à-dire que je ne les soupçonne pas seulement de la même famille... ils ne se ressemblent pas plus qu'une omelette soufflée à un fromage à la crème... Et pour un viveur, pour un Sybarite comme moi, habitué à la douce température des boudoirs et au souffle embaumé des zephyrs du bois de Boulogne, votre ciel africain, je vous assure, n'a rien de bien enchanteur.

VICTOR.

Pourquoi donc alors avez-vous quitté votre bois et vos boudoirs que vous aimiez tant?

MANNIVEAU.

Pourquoi, mon cher, pourquoi?... parce que, fils d'un des plus riches boulangers de Paris, j'étais orphelin à vingt-un ans et maître d'une fortune de vingt mille francs de rentes, qu'à vingt trois ans j'avais bu à toutes les coupes de la volupté, et enfin qu'à vingt-cinq ans, j'étais rassasié de tous les plaisirs et blasé sur toutes les délices de la capitale.

VICTOR.

Peste! vous n'avez pas perdu de temps... Au fait, je vous ai vu à Paris, vous alliez bien.

MANNIVEAU.

N'est-ce pas que j'avais de l'agrément?... Bref, à moins de périr de satiété et d'ennui, il me fallait une vie nouvelle, des émotions nouvelles, et c'est ce que je suis venu chercher en Afrique. . Sur cette terre vierge de toute civilisation, me suis-je dit, je ne verrai ni des léopards qui donnent la patte, comme chez Franconi, ni des Bédouins qui font des tours de souplesse, comme à la Porte-Saint-Martin; je surprendrai ces êtres intéressans dans leurs habitudes farouches et dans leurs penchans féroces... en un mot, dans leurs mœurs patriarcales... Ça me changera, ça me distraira, et j'aurai des émotions... Qu'est-ce que je veux, moi? des émotions; je ne demande que des émotions. . et un banc pour m'asseoir.

Il s'assied.

VICTOR.

Eh bien! mon cher Manniveau, mes amis et moi, nous nous efforcerons de vous faire les honneurs de cette contrée suivant vos goûts et vos désirs... tous les instans que nous laissera le service des vivres, nous vous promettons de vous les consacrer.

MANNIVEAU.

Je n'attendais pas moins d'anciens compagnons de Tortoni et des concerts Musard...

JULES.

Déjà, depuis ce matin le cours de vos émotions a commencé.

MANNIVEAU.

Oui, par les jambes.

VICTOR.

Et dans notre partie de chasse. Nous rencontrerons, j'espère, de ces êtres intéressans que vous aimez... les lions et les léopards ne sont pas rares dans cette contrée...

MANNIVEAU, *un peu effrayé.*

Ah! ah! vous croyez que nous rencontrerons de ces êtres intéressans?

JULES.

Vous en seriez enchanté, n'est-ce pas?

MANNIVEAU, *cachant sa frayeur.*

Comment donc! ravi, transporté... Cependant, entre nous, j'aimerais presque autant avoir affaire aux perdrix et aux bécassines; car, moi, je ne suis passionné pour la chasse que parce que je la mange... Et, parole d'honneur, je ne me sens pas un goût bien prononcé pour un filet de léopard ou une côtelette de rhinocéros, je crains que ce ne soit un peu dur...

VICTOR.

Mais l'émotion reste, mon cher, l'émotion...

MANNIVEAU

Ah! c'est juste l'émotion... et je ne vois que cela de véritablement attrayant.

JULES.

Pour qu'elle fût à son comble, il ne nous manquerait plus que d'être rencontrés par quelque bande de Bédouins qui nous demanderaient notre tête...

MANNIVEAU.

Hein! notre tête!... pourquoi faire?

VICTOR.

C'est pour eux de l'argent comptant, car leur émir Abd-el-Kader paie chaque tête de Français à raison de cinquante francs.

JULES.

J'entends du bruit.

MANNIVEAU.

Un léopard?

JULES.

Non.

MANNIVEAU.

Un Bédouin?

VICTOR, *regardant à gauche.*

Encore moins... ce sont des jeunes filles arabes.

MANNIVEAU.

Des femmes qui viennent à nous!... (*A part.*) M'auraient-elles aperçu?

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZARA, PLUSIEURS JEUNES FILLES ARABES.

Les jeunes filles portent des vases sur leurs têtes et viennent puiser de l'eau à la fontaine. Les Français se sont tenus un peu à l'écart.

MANNIVEAU, *s'approchant en faisant l'aimable.*

Charmantes personnes...

LES JEUNES FILLES, *effrayées, poussent un cri.*

Ah! un Français!

ZARA, *avec joie.*

Des Français! (*A ses compagnes, qui paraissent vouloir se retirer.*) Oh! n'ayez pas peur... les Français sont bons, généreux, nous n'avons rien à craindre.

VICTOR.

En voilà une qui n'est pas aussi farouche que les autres.

MANNIVEAU.

Décidément elle a vu ma figure... (*Aux jeunes Filles.*) Ravissantes odalisques, quel motif vous amène ici?

ZARA, *souriant.*

Nous ne sommes pas des odalisques; nous sommes les filles et les sœurs des guerriers de la tribu des Benassours; nous venons puiser de l'eau à cette fontaine.

MANNIVEAU.

Elle s'exprime très-correctement. Mademoiselle, en vous écoutant, on serait tenté de croire que vous avez étudié la grammaire française de Lhomond.

ZARA.

Oui, monsieur.

MANNIVEAU.

Lhomond chez les Benassours?

ZARA.

Non... mais à Alger, où vous devez savoir que, depuis bientôt deux ans, des dames de votre pays ont ouvert une maison d'éducation à la française.

MANNIVEAU.

Et c'est là que vous avez appris l'orthographe? (*A part, regardant Zara.*) C'est qu'elle est très-séduisante, la pensionnaire bédouine! (*Haut.*) Mademoiselle regrette peut-être le séjour d'Alger?

ZARA.

J'y retournerais avec plaisir.

MANNIVEAU.

Avec plaisir! (*A part.*) Comme elle me dit ça!... est-ce qu'elle croit que j'y ai mon domicile?

ZARA, *à part.*

Si j'osais les interroger, peut-être apprendrais-je par eux...

JULES, *à Victor.*

Victor, le temps s'écoule...

VICTOR.

Tu as raison; il faut nous remettre en campagne.

JULES.

Je veux voir un léopard!

VICTOR.

Venez-vous, Manniveau?

MANNIVEAU.

Voir un léopard?... Certainement que je veux voir un léopard, deux léopards, trois léopards... une collection de léopards, (*à part*) d'un peu loin, par exemple.

VICTOR.

Mesdemoiselles, au plaisir de vous revoir.

JULES *et* EUGÈNE.

Mesdemoiselles, à l'avantage...

VICTOR.

Partons.

MANNIVEAU.

Oui, partons... (*A part.*) Au premier détour je leur brûle la politesse et je reviens ici... Un Parisien ne doit pas fuir la beauté pour s'adonner aux bêtes féroces.

VICTOR.

Allons donc, Manniveau!

MANNIVEAU.

Voilà! voilà! (*Il salue et dit bas à Zara.*) A bientôt.

Il sort avec les autres jeunes gens par le fond, à droite, les jeunes filles s'éloignent par le premier plan à gauche. Zara reste seule, assise près de la fontaine.

SCÈNE III.

ZARA, *seule.*

A bientôt, m'a dit ce jeune homme; aurait-il deviné que la pensée m'est venue de l'interroger? de lui demander... Folle que je suis, livrer mon secret!... m'informer s'il est toujours à Alger, s'ils le connaissent, lui... lui que je connais à peine, dont je ne sais pas même le nom, à qui je n'ai jamais parlé, et que j'aime pourtant!... que j'ai aimé d'abord pour l'avoir vu, parce que mes yeux avaient cru lire dans les siens qu'il m'aimait aussi!... et plus tard, parce qu'à travers cette grille du jardin qui nous séparait il m'a jeté ces mots, les seuls que sa bouche m'ait jamais fait entendre: « Je vous aime! » Oh! ses paroles n'étaient pas trompeuses... il disait vrai... Et pourtant les Français, dit-on, sont inconstans... Et depuis un mois que j'ai quitté Alger presque subitement, qui sait s'il s'est inquiété de la pauvre Zara, s'il a pensé à moi?... Cruelle incertitude!... Et n'avoir personne à qui parler de mes angoisses!... Si j'osais, je confierais tout à mon frère.

SCÈNE IV.

ZARA *assise*, MOHAMED, MALEK.

MOHAMED, *entrant de la gauche sans voir Zara, dit à Malek.*

Retourne vers mon frère de la montagne; tu l'as laissé à quelques pas d'ici: dis-lui que Mohamed l'attend au rendez-vous indiqué, à la fontaine du village des Benassours. Va, et que dans peu d'instans Hassan soit près de moi. (*Malek sort.*) Pourquoi cet entretien qu'Hassan m'a fait demander?... (*Apercevant Zara.*) Ma sœur! encore seule et rêveuse!... D'où vient cette tristesse?... je ne dois pas m'être trompé. (*Il s'approche, et lui dit doucement.*) Zara...

ZARA, *se retournant vivement*

Mon frère!

MOHAMED.

A quoi penses-tu?

ZARA.

A toi, mon frère.

MOHAMED.

Et que pensais-tu de moi?

ZARA.

Que puis-je penser, sinon que tu es mon seul appui sur la terre, mon protecteur...

MOHAMED.

Mais non pas ton confident.

ZARA, *avec hésitation*

Que veux-tu dire?

MEHAMED.

Que tu me caches un secret.

ZARA.

Un secret?

MOHAMED.

Celui de la tristesse qui t'accable depuis ton retour parmi nous.

ZARA, *embarrassée.*

Pourquoi serais-je triste?

MOHAMED.

Je ne devrais pas le savoir, puisque tu ne m'en as rien dit... mais si je l'ai deviné...

ZARA.

Qu'as-tu deviné?

MEHAMEE.

Ce que toi-même tu ignores peut-être encore, ce que peut-être tu n'as pas encore compris.. mais ce qui n'a pu m'échapper à moi, qu'une seule pensée préoccupe, la pensée de ton bonheur... à moi, que notre mère et le prophète ont laissé sur cette terre, chargé de veiller sur toi, ma sœur, et de te rendre heureuse.

ZARA.

Près de mon frère chéri, que me manque-t-il pour être heureuse?

MOHAMED.

Il te manque quelqu'un que tu puisses aimer autrement que tu aimes ton frère. . il te manque une époux.

ZARA.

Un époux!... Non, frère, oh! non, je ne veux pas me marier... je ne veux pas me séparer de toi!

MOHAMED.

Et pourtant cette nécessité de m'éloigner de toi, elle s'est présentée déjà; elle reviendra plus d'une fois encore. Aujourd'hui, par exemple, je suis appelé à Oran. Le général Dervigny, le même à qui j'ai sauvé la vie dans un combat, et qui, depuis ce temps, m'appelle son ami, revient de France aujourd'hui; une fête est préparée pour célébrer demain son retour; moi l'allié, l'ami des Français, je ne puis me dispenser d'y paraître, et si, comme on le croit, le général rapporte de France des instructions pour une expédition nouvelle, il faudra m'éloigner, te laisser seule...

ZARA.

Seule ici?

MOHAMEE.

A moins que tu n'aimes mieux retourner à Alger?

ZARA, *vivement.*

A Alger!

MOHAMED

Est-ce là ce que tu préfères?

ZARA, *avec embarras.*

Je ne sais...

MEHAMED.

Ce serait toujours une séparation.

ZARA, *regardant au fond à droite.*

J'aperçois des Arabes de la montagne; frère, je me retire.

MEHAMEE, *regardant aussi.*

C'est Hassan .. Ma sœur, va m'attendre au camp; dans quelques instans peut-être tu connaîtras l'homme que je te destine.

ZARA, *à part.*

Hassan, qui plus d'une fois déjà m'a parlé de son amour... Oh! que le prophète me prenne en pitié!

Elle sort par la gauche, Hassan et ses Kabyles arrivent du fond à droite.

SCÈNE V.

MOHAMED, HASSAN, MALEK, PLUSIEURS KABYLES.

MOHAMEE, *allant au-devant de lui.*

Sois le bien venu parmi nous, Hassan, cheick des Kabyles de l'Atlas.

HASSAN.

Salut à toi, Mehamed, cheick des Benassours de la plaine...

MOHAMEE.

Tu n'avais pas besoin, Hassan, de m'annoncer ta venue à l'avance, pour être sûr de serrer ici la main d'un ami.

il lui tend la main.

HASSAN.

Avant que ma main touche la tienne, réponds-moi, Mohamed : Est-il vrai comme le bruit s'en est repandu dans nos montagnes, est-il vrai que tu t'obstines à rester l'allié des Français?

MEHAMEE.

Cela est vrai.

HASSAN.

Mais ce sont nos oppresseurs.

MOHAMEE.

Nos vaincueurs naguères, aujourd'hui nos alliés.

HASSAN.

Ainsi tu trahis ta patrie?

MEHAMEE.

J'assure son bonheur en assurant la paix.

HASSAN.

Mieux vaut la guerre et la ruine qu'une paix honteuse.

MOHAMED.

Aussi l'ai-je voulue honorable pour tous. Lorsqu'au nom de toutes les tribus, Mohamed, que vous nommiez alors *la Juste*, fut chargé de poser les bases du traité qui devait nous lier et qui me lie encore à la France, les Français ne demandèrent qu'une chose, l'amitié des tribus; à ce prix, ils ont juré de respecter notre religion, nos lois, nos usages, et ce que nous appelons nos fortunes.

HASSAN.

Je ne crois pas à la parole des Français!... Ils ont juré avec la volonté de fausser leur serment...

MOHAMED.

Et tu commences par violer le tien.

HASSAN.

Écoute, Mohamed; jusqu'à ce jour j'ai pu être aveugle et faible comme toi; j'ai pu me croire enchaîné par le lien d'un serment que le vainqueur arracha de force au vaincu; et puis je n'aurais pas voulu compromettre l'intérêt et la tranquillité de tous par la révolte et l'inutile résistance d'un seul; mais aujourd'hui, un grand mouvement se prépare, toutes les tribus se lèvent pour reconquérir leur indépendance; un jeune héros, l'émir Abd-el-Kader est à la tête de cette guerre sainte.

MOHAMED.

Déjà il a été vaincu.

HASSAN.

Il va se relever pour vaincre! je l'ai vu, j'ai entendu les accens inspirés de ce fils du prophète; il m'a initié à ses glorieux desseins: c'est lui, Mohamed, qui m'envoie vers toi: « Pars, m'a-t-il dit, va trouver l'aîné des enfans de la plaine, et demande-lui si son bras est pour nous... »

MOHAMED.

Non, car chez Mohamed le bras suit le cœur, et mon cœur est aux Français.

HASSAN.

Mais les enfans de ta tribu?

MOHAMED.

Ils ont tous répondu par ma voix: Non!

HASSAN.

Je reporterai fidèlement tes paroles à l'émir, chef de notre ligue. Maintenant c'est en mon nom seul que je vais te parler; toi, Mohamed, qui as oublié tes frères et ta patrie, te souvient-il de notre amitié déjà vieille?

MOHAMED.

Je m'en souviens.

HASSAN.

De tes promesses?

MOHAMED.

Je m'en souviens.

HASSAN.

Tu m'as dit: « Hassan, tu seras mon frère; Zara, ma sœur... »

MOHAMED.

Sera ta femme... Je l'ai dit.

HASSAN.

Es-tu prêt à tenir ta promesse?

MOHAMED.

Écoute, Hassan; Mohamed va te parler dans toute la sincérité de son âme; tu ne peux être l'époux de Zara tant que tu seras l'ennemi des Français; mais je te donne un an pour abjurer ta haine, et je te jure par Mahomet, qu'avant une année écoulée, nul autre que toi ne pourra prétendre à la main de Zara.

HASSAN.

Merci, Mohamed, merci de ta loyauté; j'accepte ce délai d'un an, car avant un an nos oppresseurs, vaincus et chassés du territoire africain, auront d'eux-mêmes renoncé à ce qu'ils appellent leur conquête; ils t'auront délié de tes sermens; alors il n'y aura plus en Afrique qu'une seule cause à défendre, celle de la patrie; alors ta sœur sera ma femme.

MOHAMED.

Laissons faire au temps: peut-être d'ici là le destin voudra que sur le champ de bataille nous nous retrouvions en ennemis...

HASSAN, *lui tendant la main.*

Mais ici, n'est-ce pas, je peux encore serrer la main d'un ami?

MOHAMED, *lui prenant la main.*

Oui, d'un ami... Aujourd'hui je pars pour Oran, où mes alliés m'attendent; je veux avant mon départ faire mes adieux à ceux des miens à qui je confie la garde de mon camp, et te recommander à leur hospitalité; car tu ne retourneras au camp de l'émir qu'après t'être reposé des fatigues de la route.

HASSAN.

Quoi! tu veux...

MOHAMED.

Jusqu'à demain ma tente sera la tienne.

HASSAN.

J'accepte pour moi et les miens les offres de ton amitié; mais nous ne rentrerons ici qu'après t'avoir accompagné jusque par delà quelques-uns des postes de nos Kabyles que tu rencontreras sur la route. (*Aux siens.*) Frères, reposez-vous un moment ici, et soyez prêts pour le départ de Mohamed, cheick de la tribus de Benassours.

Il sort par la gauche avec Mohamed.

SCÈNE VI.

MALEK, KABYLES *assis autour de la fontaine, puis* MANNIVEAU.

PREMIER KABYLE.

Au fait, après une longue course, le prophète permet le repos...

MALEK.

Et la santé l'ordonne. J'ai le gosier brûlant.

PREMIER KABYLE.

L'eau de cette fontaine est limpide et fraîche.

MALEK.

J'ai plus de confiance dans la liqueur de cette gourde.

Il boit.

PREMIER KABYLE.

Qu'est-ce que cela? ce que les mécréans appellent de l'eau-de-vie?...

MALEK, *s'interrompant.*

Et ils n'ont pas tort... Si j'existe réellement, c'est seulement depuis que j'en bois.

Il boit.

PREMIER KABYLE, *voulant l'arrêter.*

Encore! mais Mahomet te regarde.

MALEK.

Et la gourde se vide, n'est-ce pas?... Allons, ne te plains pas... je t'en ai laissé de quoi te damner.

Il lui passe la gourde; l'autre boit avidement. Manniveau paraît au fond, à droite.

MANNIVEAU.

Allez, mes enfans, allez rire et bâtifoler avec les perdreaux et les lièvres du pays; je ne veux pas m'y faire mordre. Le lion ne me fait pas l'effet d'un être caressant.

MALEK, *posant la gourde.*

Je n'ai rien laissé... O Mahomet! pardonne-moi... Je te promets, en expiation de ce péché, la tête du premier infidèle que je rencontrerai.

MANNIVEAU.

Est-ce que nos jeunesses ne sont plus là? (*Apercevant à travers le feuillage les bournous des Arabes.*) Ah! si fait... je vois du blanc là-bas... ce sont elles!... je vais les surprendre agréablement. (*A part.*) Charmons-les par ma voix mélodieuse.

Chantant :

Viens, gentille dame, viens, gentille dame!

PREMIER KABYLE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

MANNIVEAU, *chantant*

Viens, je t'attends...(*S'approchant.*)Viens, je t'attends...

MALEK.

Un Français!

Tous se lèvent et l'entourent.

MANNIVEAU.

Des Bédouins!

MALEK.

C'est le prophète qui l'envoie!

MANNIVEAU.

Du tout, messieurs, du tout... je venais, invincibles Benassours...

MALEK.

Nous ne sommes pas des Benassours de la plaine, nous sommes des Kabyles de la montagne. Ta tête!

PREMIER KABYLE.

Ta tête!

MANNIVEAU.

Ma tête! Arabe hospitalier!...

MALEK.

Il nous la faut.

MANNIVEAU, *à part.*

Victor avait raison... Ta tête! c'est le premier mot qu'ils vous disent; c'est leur : Comment vous portez-vous?

MALEK, *tirant son cimeterre.*

Voyons, dépêchons...

MANNIVEAU, *à part.*

Ah! mon Dieu! mon Dieu! moi qui cherchais des émotions; en voilà une, j'espère!

MALEK.

Ta dernière prière est-elle faite?

MANNIVEAU.

Pas encore, brave Kabyle, car j'ai l'habitude de les faire très-longues, et vous concevez que pour la dernière elle doit être encore meilleure que les autres.

MALEK.

Raccourcis-la, car nous sommes pressés.

MANNIVEAU.

Que ce ne soit pas moi qui vous retienne.

MALEK.

Allons, saisissez-le, vous autres.

Les Kabyles vont pour le saisir.

MANNIVEAU, *tombant à genoux.*

Un moment... (*A part.*) Quelle idée!... (*Haut.*) Écoutez, estimables Kabyles, j'ai une affaire commerciale à vous proposer.

MALEK.

Tu plaisantes, je crois.

MANNIVEAU.

Pas plus que votre large cimeterre... vous allez voir... Cette tête que vous voulez me couper et qui m'appartient, vous en avez le placement placement assez avantageux, je le sais, puisque votre émir Abd-el-Kader vous la payera cinquante francs.

MALEK.

C'est un prix fait...

MANNIVEAU.

Eh bien! moi, je vous l'achète... et je vous offre trente francs de bénéfice... quatre-vingts francs au lieu de cinquante... vous ne pouvez me refuser la préférence.

MALEK.

Mais j'ai promis à Mahomet...

MANNIVEAU.

En faveur du prophète je mettrai vingt francs de plus... total, cent francs... vous gagnez cent pour cent de la main à la main, c'est un bénéfice honnête. Là, franchement, la main sur la conscience, ma tête ne vaut pas davantage... il faut même que ce soit moi pour que vous en trouviez un prix aussi avantageux.

MALEK.

Où est ton argent?

MANNIVEAU.

Oh! je paie comptant; c'est trop juste, puisque j'emporte la marchandise avec moi. (*Il leur donne l'argent.*) Je peux dire qu'en ce moment j'achète un objet de première nécessité.

MALEK.

Au revoir, Français; j'espère que ce n'est pas la dernière affaire que nous ferons ensemble.

MANNIVEAU, *le suivant.*

Vous êtes bien bon, estimable commerçant.

MALEK, *revenant.*

A propos, tu n'a pas besoin de ton fusil?

MANNIVEAU.

Vous croyez?

MALEK.

Puisque tu ne sais pas t'en servir. (*Le prenant.*) Tu me le donnes, n'est-ce pas?

MANNIVEAU.

Avec plaisir; les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

MALEK, *à ses compagnons.*

Le chef doit être prêt pour le départ; il faut le rejoindre, adieu, Français.

MANNIVEAU, *les suivant avec force saluts.*

Ces messieurs retournent chez eux?... Mes respects à vos dames.

Les Kabyles disparaissent à droite.

SCÈNE VII.

MANNIVEAU, *seul.*

Les voilà partis!... Ah çà, mais... il n'y a donc pas de sergens de ville... pas de patrouilles grises, dans ce pays ci?... (*Se prenant la tête.*) Ma pauvre tête!... ils voulaient nous séparer!... Oh! jamais, jamais... plutôt la mort!... (*On entend des coups de feu à droite.*) Encore des Bédouins... (*Regardant à droite.*) Non, c'est un léopard, un superbe léopard poursuivi par Victor... La belle bête!... quelle agilité!... comme il bondit!... comme il s'élance!... c'est magnifique à voir... Ah! mon Dieu!... il change de direction... il vient ici... quelle horrible gueule! il approche... Oh! la hideuse créature! que faire?... où me cacher? ah! cet arbre... (*Il grimpe dessus, le léopard entre en scène.*) Le voici... Dieu! quelles dents! il n'a pas un faux râtelier celui-là... il s'arrête, il m'a vu... je suis dévoré! (*Le léopard quitte la scène.*) Il s'en va .. ma contenance courageuse l'a intimidé... Décidément ces animaux-là ne sont beaux que vus à une énorme distance...

SCÈNE VIII.

EUGÈNE, JULES, VICTOR, MANNIVEAU *sur l'arbre.*

VICTOR, *en entrant en scène.*

Il nous échappe!... (*Regardant l'arbre.*) Ah! messieurs, je vois remuer le feuillage... c'est un singe!..... au moins nous aurons tué quelque chose...

Il couche en joue Manniveau.

MANNIVEAU, *l'apercevant.*

Arrêtez! arrêtez! c'est moi... c'est moi...

TOUS.

Manniveau!

VICTOR.

Que diable faites-vous là?

MANNIVEAU.

Moi?... rien... je... je cueillais des jujubes pour mon rhume.

Il descend de l'arbre.

VICTOR.

Eh bien! mon cher, comment vont les émotions?

MANNIVEAU.

Oh! très-bien... (*A part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.. Avez-vous fait bonne chasse?

VICTOR.

Nous n'avons vu qu'un léopard... sur lequel j'ai tiré...

MANNIVEAU.

Et vous l'avez manqué? maladroit!... si j'avais été là!...

VICTOR.

Il a dû passer par ici...

MANNIVEAU.

Par exemple! s'il s'en était avisé... je vous réponds que sa peau m'aurait fait un superbe bonnet de grenadier. (*Regardant au fond à droite.*) Ah! enfin voici Tom.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, TOM, DEUX HOMMES PORTANT UNE MANNE COUVERTE.

VICTOR, *à Tom.*

Allons donc, lambin... tu es en retard... nous mourons de faim.

MANNIVEAU.

J'ai des crampes d'estomac... (*A part.*) Suite de mes nombreuses émotions.

TOM.

Où ces messieurs mettent-ils le couvert?

MANNIVEAU.

Sous ces arbres, près de la fontaine.

VICTOR, *examinant les bouteilles.*

Eau-de-vie, kirch...

JULES.

Rhum.

MANNIVEAU.

Il faut que tout y passe.

VICTOR.

Oui, oui... tout y passera... (*A Tom et aux deux garçons.*) Maintenant, vous autres, vous pouvez vous en aller; nous n'aurons plus besoin

de vous qu'à la nuit close... Que les chevaux soient prêts au pied de la colline... nous voyagerons de nuit. (*Tom et les deux autres se retirent.*) A table!

MANNIVEAU.

C'est-à-dire à terre!... vrai dîner sur l'herbe... Je me figure être aux Prés-Saint-Gervais... ou plutôt dans la plaine des Sablons... car l'herbe dans ce beau pays est de la famille des pierres à fusil. (*Tous s'asseyent à terre.*) Dieu! que c'est dur!... ça vous entre... Délicieuse contrée, va!...

VICTOR.

Buvons d'abord.

Il verse.

MANNIVEAU, *tendant son verre*

Tout plein... seulement ne renversez pas... vous saliriez la nappe. (*Il boit.*) J'ai une soif d'hydrophobe; je boirais la mer et ses poissons .. en matelotte normande.

VICTOR.

Maintenant attaquons le pâté...

SCÈNE X.

LES FRANÇAIS *sur le devant* d *droite; au fond*, MOHAMED, ZARA, HASSAN, LES KAAVLES.

MOHAMED.

Adieu, ma sœur.

Il l'embrasse.

ZARA.

Mon frère, que je te revole bientôt près de moi.

HASSAN.

Zara, vous avez entendu les paroles de votre frère; il permet que je prétende à votre main: laissez-moi vous répéter en sa présence que le plus cher de mes vœux serait de vous donner le titre d'épouse.

ZARA.

Seigneur Hassan, que le prophète soit avec vous.

HASSAN.

Non, ne m'adressez pas encore, Zara, des paroles d'adieu... C'est demain seulement que je recevrai de vos mains la coupe du départ... Aujourd'hui je reviendrai dormir sous la tente de Mohamed, près de celle où vous reposez, Zara; en l'absence de votre frère, je serai là pour veiller sur vous.

Ils s'éloignent, Zara les suit long-temps des yeux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, EXCEPTÉ LES ARABES.

VICTOR.

Messieurs, voilà un silence qui nous fait honneur.

JULES.

Et plus encore à ce que nous mangeons...

Ils trinquent et boivent. Manniveau s'apprête à se lever.

VICTOR.

Est-ce que vous renoncez, par hasard?

MANNIVEAU.

Du tout, je ne renonce pas... mais je vous demande la permission de me remuer un peu... les coussins sont durs...

Il se lève.

ZARA, *descendant un peu la scène; à elle-même*

Moi l'épouse d'Hassan!

MANNIVEAU, *à part. Il aperçoit Zara.*

Tiens! la petite infidèle de tantôt... charmant! elle me cherche... L'on a bien raison de dire que les Africaines ont les passions vives.

ZARA, d *part.*

Encore un de ces Français! (*Haut.*) Pardon, monsieur, je me retire.

MANNIVEAU, d *part.*

Ça signifie suivez-moi... (*Haut.*) Vous retirer... seule... quand le jour commence à baisser.

ZARA.

Oh! ma tente est à deux pas d'ici.

MANNIVEAU, d *part.*

Bon! comme à Paris... elles ont toutes une tante, une vieille tante... quand ce n'est pas une mère... (*Haut.*) Êtes-vous si pressée de la rejoindre, madame votre tante?

ZARA.

Je vais m'y reposer.

MANNIVEAU, *à part.*

S'y reposer! ah! bien... bien... je confondais. (*Haut.*) Et c'est là votre demeure?

ZARA, *indiquant du doigt.*

La première et la plus belle de toutes...

Elle passe pour y aller.

MANNIVEAU, *à part.*

Elle me donne son adresse... encore comme à Paris. (*Haut.*) Et vous ne craignez pas... là toute seule?

ZARA.

Nous autres jeunes filles arabes, nous apprenons de bonne heure à ne craindre que Dieu et son prophète. Adieu, monsieur le Français.

Elle se sauve par la gauche.

MANNIVEAU.

Ce qui veut dire qu'elle n'a pas peur de moi... manière emblématique de me donner un rendez-vous... Toujours comme à Paris... Je l'accepte ton rendez-vous... oui, je l'accepte, ô délicieuse grisette du désert!

VICTOR, *appelant.*

Manniveau!

MANNIVEAU.

Voilà! (*A part.*) Dissimulons mon bonheur.

Il chante.

Quand on attend sa belle.

VICTOR.

Où étiez-vous donc? seriez-vous indisposé...

MANNIVEAU.

Du tout, du tout; je suis au contraire très-bien disposé, parfaitement disposé... à boire!

VICTOR.

Du champsgne?

MANNIVEAU.

Du champagne, du bordeaux, du rhum, du ratafia... tout ce qu'on voudra... (*A part.*) Bacchus est le cousin germain de Cupidon.

Il boit.

EUGÈNE.

J'entends du bruit...

MANNIVEAU, *s'arrêtant.*

Un léopard?

JULES, *qui s'est levé.*

Non... c'est un officier français.

MANNIVEAU.

J'ai avalé de travers.

VICTOR, *regardant l'officier qui descend la colline.*

Je ne me trompe pas... c'est Léon! le fils du général Dervigny!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LÉON. *Il est couvert de poussière et paraît harassé de fatigue.*

LÉON.

Que vois-je! Victor!

VICTOR.

Et toi, mon cher, par quel hasard? ton régiment est toujours à Alger?

LÉON.

Toujours; mais à l'occasion du retour de mon père, qui, selon toute apparence, a dû arriver de France aujourd'hui... le maréchal m'a accordé un congé de trois semaines... Je suis parti d'Alger, il y a quatre jours, impatient d'embrasser mon père; le voysge des trois premières journées a été charmant.

VICTOR.

Est-ce que cela n'a pas duré?

LÉON.

Non, car ce mstin... je suis tombé dans un parti d'Arabes pillards, qui, pour premier salut, m'ont envoyé presqu'à bout portant ce qu'il faudrait de balles pour fusiller un peloton.

MANNIVEAU.

Vous les avez reçues?

LÉON, *souriant.*

Non, Dieu merci!

VICTOR.

Et quel miracle t'a conduit jusqu'ici?

LÉON.

Mon cheval tué, j'ai marché toute la journée devant moi, presque au hasard... et j'srrive ici brisé de lassitude et de besoin... car je n'ai rien pris encore depuis mon léger repas d'hier soir.

MANNIVEAU.

C'est comme si vous étiez à jeun.

VICTOR.

Et moi qui te fais jaser avant de t'avoir rien offert... Mange donc d'abord, mon ami... tiens, une cuisse de poulet...

MANNIVEAU.

Et un verre de champagne.

Il le lui donne.

VICTOR, *versant à la ronde.*

Messieurs, je vous présente un des plus braves et des plus sages officiers de l'armée...

Tout le monde boit.

MANNIVEAU.

Brave... très-bien... j'aime les braves... par égoïsme... mais sage... à bas la sagesse!... à bas les bouchons!...

Il débouche une bouteille.

VICTOR.

Qu'est-ce que cela? du rhum?... Attendez donc, Manniveau... Léon n'en est pas encore, comme nous, aux liqueurs...

MANNIVEAU.

Bah! bah! c'est le coup du milieu... ça creusera le lieutenant... je veux me creuser aussi...

Il se verse.

LÉON.

Quand on n'a rien pris de la journée... on n'y regsrde pas de si près...

MANNIVEAU, *à part, en trébuchant.*

Je vas le griser, l'officier philosophe... (*Haut à Léon.*) Mon lieutenant, je vous demanderai la permission de trinquer avec vous...

LÉON, *très-gaiement.*

A votre santé, monsieur.

Il trinque et boit.

MANNIVEAU, *indiquant le poignet de Léon après qu'il a bu.*

Oh! la jolie femme... une maîtresse?...

LÉON.

Non, c'est le portrait de ma sœur... que j'ai laissée à Paris...

VICTOR.

Ah! messieurs, c'est que le lieutenant a un talent de premier ordre... mais il ne montre pas tout... Il a fait le portrait aussi...

MANNIVEAU.

De qui?

VICTOR.

De la bien aimée de son cœur...

JULES.

Tu la connais?

VICTOR.

Non, non... lui seul la connaît... tout ce que j'ai pu deviner, c'est qu'il en est éperdument amoureux.

LÉON.

Oh! éperdument... c'est le mot.

VICTOR.

Quelque grande dame, sans doute?

LÉON.

Tu te trompes... et je vous étonnerais bien, messieurs, si je vous disais où j'ai placé mon amour.

MANNIVEAU, *à moitié gris.*

Ah! lieutenant, au dessert, on ne se refuse rien... voyons, montrez-nous l'autre portrait... moi, je chanterai après...

Il chante.

Portrait charmant, portrait de mon amie.

Tous boivent.

LÉON, *après avoir bu.*

Je ne sais pas si ça vous fait à tous le même effet qu'à moi... mais j'ai bu coup sur coup... vous m'excuserez, messieurs... mais je crois être un peu gris...

MANNIVEAU.

Le lieutenant est gris! vive la ligne! et les chasseurs d'Afrique...

VICTOR, *à Léon.*

Te voilà à notre diapason. Allons, morbleu! orgie complète!

TOUS.

Orgie complète!

VICTOR.

Le rhum, l'eau-de-vie!

MANNIVEAU.

Voilà! voilà!

VICTOR, *tendant son verre.*

Versez, Manniveau.

LÉON, *de même.*

Versez, monsieur Godiveau.

MANNIVEAU, *riant et très-gris.*

Comment? comment m'a-t-il appelé? Godiveau?... Enfoncé le Caton de l'armée!... enterré le plus sage des lieutenans! l'est-il!

Chantant à pleine voix.

Vive le vin, l'eau-de-vie et le rack,
Ça fait (4 *fois*) du bien... à la poitrine.

LÉON.

C'est faux!

MANNIVEAU.

Du tout... c'est très-vrai.

LÉON.

Vous chantez faux!

MANNIVEAU.

C'est possible... on n'y voit goutte... (*Heurtant Eugène qui dort.*) Voulez-vous boire? (*Eugène ronfle.*) Hein? il dort. Est-ce que nous passons la nuit ici?

EUGÈNE, *s'éveillant.*

Pourquoi pas?

LÉON.

A la belle étoile?

MANNIVEAU, *avec fatuité.*

Oh! si l'on voulait... (*A part.*) Mais décidément je ne tiens pas à cette bonne fortune... ça me ferait un nombre impair.

LÉON.

Qu'est-ce que vous dites donc, Godiveau? Est-ce que vous avez dans les environs une chambre garnie?

MANNIVEAU.

C'est possible... Je suis attendu chez des amis...

LÉON, *tombant accablé sur le banc.*

Ma foi! je voudrais pouvoir en dire autant, car je suis brisé de fatigue et de sommeil!

VICTOR, *très-gaiement.*

Bah! bah! au diable le sommeil! moi je continue la fête!

Il débouche une bouteille.

MANNIVEAU.

Jusqu'à demain matin?... et moi aussi... et le lieutenant aussi!...

LÉON, *essayant de s'étendre sur le banc.*

Oh! la meilleure fête pour moi, ce serait une heure de repos ailleurs que sur cette pierre.

MANNIVEAU.

Ce pauvre lieutenant! Il me fait de la peine... Tenez, monsieur Léon, je suis bon enfant.. je vous cède ma place!

LÉON.

Votre place? où donc?

MANNIVEAU.

A deux pas d'ici... la première tente... la plus belle... en toile d'emballage.

VICTOR.

Où diable l'envoyez-vous?

MANNIVEAU.

Soyez tranquille... qu'il se présente de ma part...

LÉON.

Et si l'on refuse de me recevoir?

MANNIVEAU.

Vous reviendrez; nous sommes toujours là.

VICTOR.

Au fait, les Benassours sont nos alliés...

MANNIVEAU.

Et chez nos alliés nous entrons comme chez nous... Allons, lieutenant, un dernier verre!

LÉON.

Mais, mon cher Godiveau, je ne tiens déjà plus sur mes jambes...

MANNIVEAU.

Allons donc, méchant... vous me refusez... moi qui vous offre un gîte... et une surprise.

LÉON.

Quelle surprise?

MANNIVEAU.

Silence! Je bois à votre santé... et bonne nuit!

LÉON, *tendant son verre.*

Bonne nuit, messieurs!

TOUS.

Bonne nuit!

Ils trinquent et boivent.

ACTE DEUXIÈME.

Une salle mauresque. Au fond, une galerie conduisant dehors et dans d'autres salles où l'on danse; à gauche de l'acteur, l'appartement d'Elvire; à droite, celui du général. Les salles sont éclairées pour le bal. — Le lendemain du premier acte au milieu de la nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

LÉON, *seul, assis et rêveur.*

Le bruit des instrumens me fatigue, l'aspect des danses m'importune... je ne puis échapper au souvenir de ce qui s'est passé la nuit dernière... c'est un remords qui me poursuit. Lorsqu'aujourd'hui à son arrivée j'ai embrassé mon père, lorsqu'il m'a parlé des excellens rapports qu'il a lus sur ma conduite dans les bureaux de la guerre, j'ai senti le rouge me monter au front; ses éloges me faisaient honte!... Cette jeune fille! pauvre victime, flétrie par moi, quelle est-elle? dans les ténèbres de la nuit, mes esprits égarés, ma raison perdue, je n'ai pas même entrevu ses traits... N'importe, je ne m'en tiendrai pas à d'inutiles regrets; je ferai tout pour découvrir... Ma sœur!

SCÈNE II.

LÉON, ELVIRE.

ELVIRE, *entrant du fond à droite.*

Ah! te voilà, Léon! je te trouve enfin!... Je t'avais promis de danser avec toi, mais tu y renoncerais; tu m'as laissée me fatiguer avec d'autres cavaliers... des Français qui sont galans ici comme partout, et des Arabes que j'ai trouvés aimables comme des Français... Maintenant je ne suis plus bonne qu'à me reposer.

LÉON.

Tu quittes la fête?

ELVIRE.

J'y ai fait honneur, il me semble! n'avoir pas manqué un galop... moi qui suis débarquée d'aujourd'hui... quand je dis aujourd'hui... nous sommes au lendemain... il est une heure après minuit.

LÉON.

Pauvre Elvire, tu as besoin de repos.

ELVIRE.

Et vous, monsieur, vous avez besoin d'être seul, car vous êtes bien pressé de me renvoyer.

LÉON.

Que veux-tu dire?

ELVIRE.

Vois-tu, Léon, je tombe de fatigue et de sommeil; mais je ne dormirais pas bien si je ne te disais auparavant ce que j'ai sur le cœur. Sais-tu que tu n'es pas amusant cette nuit?

LÉON.

Comment?

ELVIRE.

Je pensais te faire une surprise agréable en arrivant avec mon père; j'ai bien vu que mon arrivée te surprenait; mais...

LÉON.

Elvire...

ELVIRE.

Écoute donc, tu as une figure si singulière, tu ne ris plus, tu ne danses plus. Est-ce que par hasard tu serais amoureux?

LÉON.

Amoureux... moi? non.

ELVIRE, *souriant.*

Oh! voilà un non bien faible, qui certainement a pris la place d'un oui.

LÉON.

Que dis-tu?

ELVIRE.

Rien, je ne dis plus rien... seulement... (*baissant la voix*) tu me la montreras!

LÉON.

Mais je t'assure...

ELVIRE.

Garde tes protestations pour une autre... ce n'est pas avec moi qu'il faut les dépenser. Je ne m'étonne plus si monsieur fait à peine attention à sa sœur, qu'il aimait tant! il ne pensait seulement plus à elle.

LÉON.

Elvire, tu es injuste. Et si je te prouvais qu'en ton absence, non seulement je pensais à toi, mais que ton souvenir, ma sœur, ne me suffisant pas, j'ai voulu avoir ton image?

ELVIRE, *vivement.*

Mon portrait?

LÉON.

Je l'ai fait.

ELVIRE.

De mémoire! Est-il ressemblant?

LÉON.

Tu vas en juger. (*Il relève la manche de son habit.*) Que vois-je! il n'est plus là!

ELVIRE.

Eh bien?

LÉON.

Je l'ai perdu.

ELVIRE.

Perdu! Depuis quand?

LÉON.

Depuis mon départ d'Alger. Il tenait au bracelet de cheveux que tu m'avais donné.

ELVIRE.

O mon Dieu! tu auras égaré l'un et l'autre sans doute lorsque tu as failli tomber au pouvoir des Arabes.

LÉON.

Oui, ce doit être... (*A part.*) Mais hier soir je l'avais encore...

ELVIRE.

Eh bien! monsieur, vous le recommencerez, n'est-ce pas?

LÉON.

Je te le promets.

ELVIRE.

Allons, je ne t'en veux plus, puisque tu m'aimes toujours. Voici mon père et le cheick Mohamed, mon nouvel ami.

LÉON.

Devant eux ne parle pas du portrait. (*A part.*) Perdu! et avec celui-là, l'autre perdu aussi!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, MOHAMED.

Ils entrent du fond, à droite, en causant.

LE GÉNÉRAL.

Et vous dites, mon cher Mohamed, que vous êtes prêt à mettre en campagne?...

MOHAMED.

Trois cents cavaliers.

LE GÉNÉRAL.

Sur lesquels on peut compter?...

MOHAMED.

Comme sur moi-même. Dociles à la voix de leur chef, ils ne connaissent de loi que ma volonté, d'étendard que mon cimeterre.

ELVIRE, *s'approchant.*

Si vous êtes toujours aussi content de vos cavaliers que je l'ai été du mien, cette nuit, je vous en félicite; car vous saurez, mon père, que j'ai appris à votre ami Mohamed notre galop parisien, et je vous jure qu'il s'en acquitte à ravir.

MOHAMED, *souriant.*

Pour un Arabe.

LE GÉNÉRAL.

Mon cher ami, si vous écoutez cette petite fille-là, elle vous mettra de moitié dans toutes ses folies.

MOHAMED.

Général, je suis déjà Français de cœur; quand je le deviendrais de goûts et de manières, où serait le mal? et puis, il y a des personnes assez aimables pour que dans toute occasion on doive s'estimer heureux de leur plaire.

ELVIRE.

Eh! mais, c'est fort galant ce que dit là monsieur Mohamed.

LE GÉNÉRAL.

Mon ami, vous flattez ma vanité de père en parlant ainsi de mon Elvire. Elle et son frère Léon font tout le bonheur, tout le charme de ma vie: elle a voulu absolument quitter la vie folle et joyeuse de Paris pour me suivre en Afrique; de mon côté, il m'eût été cruel de me séparer encore une fois de ma fille chérie... Vous comprenez ma faiblesse!... Avez-vous des enfans, Mohamed?

MOHAMED.

Non, général; mais j'ai une sœur plus jeune que moi de dix ans, dont je suis comme le père; elle n'a que moi au monde!...

LE GÉNÉRAL.

Et vous l'aimez bien?

MOHAMED.

Plus que la vie!

LE GÉNÉRAL.

Comme j'aime ces deux enfans.

LÉON *et* ELVIRE.

Mon bon père!...

Léon saisit la main du Général et la baise avec effusion; Elvire a sauté au cou de son père, qui la serre contre son cœur et essuie une larme d'attendrissement. Mohamed contemple avec intérêt le bonheur du père et de ses deux enfans. En ce moment, Hassan paraît au fond de la galerie à gauche, conduisant une femme voilée; puis, voyant que Mohamed n'est pas seul, tous deux se retirent.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien! mon Elvire, que fais-tu? rentres-tu au bal?

ELVIRE.

Non, mon père... la fatigue...

LE GÉNÉRAL, *lui indiquant le premier plan à gauche.*

Tu connais ton appartement. Mohamed, je vous quitte pour revenir bientôt. Ainsi que je vous l'ai annoncé, le roi des Français m'a chargé de vous remettre un témoignage de sa haute estime pour votre courage et votre loyauté.

ELVIRE.

Quoi! mon père, c'est maintenant...

LE GÉNÉRAL.

Dans quelques instans, ma fille.

ELVIRE.

Oh! bien, alors je reviendrai; je veux être là pour jouir du triomphe de mon chevalier musulman. Je vais seulement respirer l'air frais de la nuit, près de la terrasse du sud, sur laquelle donnent les fenêtres de ma chambre. (*A Mohamed, à qui elle tend la main, que celui-ci baise.*) A bientôt.

Elle sort par la gauche.

LE GÉNÉRAL.

Toi, Léon, préviens les officiers de l'état-major, et qu'on se réunisse ici.

Il entre à droite, premier plan. Léon sort par le fond à droite.

SCÈNE IV.

MOHAMED, *puis* HASSAN.

MOHAMED.

Quelle est cette récompense dont parle le général?

HASSAN, *entrant du fond, à gauche.*

Mohamed!

MOHAMED, *l'apercevant.*

Hassan ici! Qui t'amène? est-ce la trahison?

HASSAN.

Oui, Mohamed, il y a eu trahison... mais la trahison n'est pas venue de moi... le traître, c'est un Français!...

MOHAMED.

Arrête!...

HASSAN.

Déjà tu refuses de me croire! que sera-ce donc quand tu connaîtras le crime... crime affreux, dont j'aurais à peine soupçonné qu'un Français fût capable, moi dont tu connais la haine pour tout ce qui porte le nom de Français!...

MOHAMED.

Explique-toi.

HASSAN.

C'est ici, Mohamed, qu'il faut appeler à toi tout ton courage, car je vais te frapper dans ce que tu as de plus cher au monde... car la victime, c'est Zara!...

MOHAMED.

Ma sœur!...

HASSAN.

La nuit dernière, pendant ton absence, avant mon retour, un infâme s'est introduit sous la tente de Zara, et profitant de son sommeil...

MOHAMED.

Il l'a tuée?

HASSAN.

Il l'a déshonorée!

MOHAMED.

Puissances du ciel! que dis-tu là?... déshonorée!... ma sœur!... déshonorée par un Français!... Oh! non, non... je ne te crois pas... une telle infamie! c'est impossible!... Hassan, tu es l'implacable ennemi des Français... tu mens. N'est-ce pas que tu as menti pour me faire partager ta haine?

HASSAN.

Et Zara mentait donc aussi quand, ce matin, le soleil déjà levé, j'entrai dans sa tente suivi de quelques-unes de ses compagnes, pour prendre congé d'elle, et qu'à nos yeux épouvantés elle apparut, hélas! étendue froide et sans mouvement!

MOHAMED.

O malheur!

HASSAN.

Elle mentait encore lorsque, par nos soins empressés, rappelée enfin à la vie, elle racontait avec désespoir et sa honte et l'exécrable attentat dont elle avait été victime?... elle va mentir encore, n'est-ce pas? lorsqu'elle même va te confirmer par ses larmes qu'Hassan a dit vrai... car elle a voulu me suivre pour te demander, Mohamed, si elle peut vivre encore, ou si elle n'a plus qu'à mourir, parce que son frère refuse de la venger d'un Français!...

MOHAMED.

La venger! Oh! oui, oui, je la vengerai!... ma vie s'il le faut pour punir l'infâme!... Et elle t'a suivi, dis-tu?... mais où est-elle?...

SCÈNE V.

LES MÊMES, ZARA.

Pendant la fin de cette scène, Zara a reparu au fond, voilée, chancelante; elle est venue en tremblant à la droite de Mohamed et dit d'une voix faible en tombant à genoux.

ZARA.

A tes pieds, mon frère!...

MOHAMED, *la relevant.*

Oh! dans mes bras!... sur mon cœur!... (*Il la serre contre son sein, où elle se cache la figure en pleurant.*) Et c'est un Français!... Oh! le nom, le nom du misérable, que je venge ma sœur... ma Zara hier encore si pure... et maintenant flétrie!... Son nom, Zara... Mais tu ne le sais pas, pauvre victime!... Son visage du moins l'a-t-elle vu? le reconnaîtrait-elle?

HASSAN.

Si elle avait vu cet homme, elle n'aurait pas eu besoin de venir demander aide et vengeance à son frère, elle me l'aurait montré seulement, et alors... Mais dans les ténèbres de la nuit, elle n'a pu que reconnaître l'uniforme d'un Français.

MOHAMED.

Et pas d'autre indice?

HASSAN.

Un seul.

MOHAMED.

Lequel? (*Zara lui présente le bracelet de Léon.*) Un bracelet... et une figure de femme!... Quels sont ces traits? il me semble... O mes souvenirs! ne m'abandonnez pas!... Ah! le lâche fait métier de déshonorer les femmes!... Ah! tu viendras jouer avec la vertu de nos épouses ou de nos filles, et tu oublieras près d'elles le portrait de tes maîtresses! Mais où ai-je vu cette figure? Oh! je trouverai cet homme!... Ma Zara, tu ne dois pas rester dans cette salle, où d'un moment à l'autre les Français peuvent paraître...

HASSAN.

Ici près, dans une chambre écartée, quelques-unes de ses compagnes l'attendent.

MOHAMED.

Va les rejoindre, ma sœur; tu attendras près d'elles le retour de ton frère; ton frère veille pour ta vengeance.

Il la serre de nouveau contre son cœur; puis Hassan et lui la conduisent au fond à gauche. Pendant ce temps, Ma niveau entre du fond à droite, sans les voir d'abord,

SCÈNE VI.

MANNIVEAU, MOHAMED, HASSAN.

MANNIVEAU.

Cette fête est vraiment magnifique, mirifique, mythologique... On déploie sur cette rive africaine un luxe asiatique. Somme toute, je préfère les émotions du bal à celles de la chasse.

MOHAMED, *qui est redescendu en scène avec Hassan.*

Plus je considère ce portrait...

Tous deux sont occupés à le regarder.

MANNIVEAU.

Ici du moins, absence de léopards et d'Arabes spéculateurs... (*En se retournant il aperçoit Mohamed et Hassan.*) Hain! c'est-à-dire, si... si... l'Arabe s'y trouve. Que diable regardent-ils avec tant d'attention? un bracelet... Je ne me trompe pas... celui du lieutenant... (*Haut, en s'approchant.*) Arabes hospitaliers, de qui tenez-vous ce bracelet? j'ai besoin de le savoir.

HASSAN.

Que t'importe?

MANNIVEAU.

Qu'est-ce que c'est, que t'importe? Arabe hospitalier, je vous prie de ne pas me tutoyer; il me semble que nous n'avons pas gardé les chameaux ensemble. Je connais le propriétaire de ce bijou.

MOHAMED, *vivement.*

Toi!

MANNIVEAU.

Eh bien! lui aussi!

MOHAMED.

Son nom? dis-moi son nom.

MANNIVEAU.

A-t-il un ton, je vous le demande? on dirait qu'il me prend pour son dromadaire.

MOHAMED, *lui saisissant le bras.*

Parleras-tu?

MANNIVEAU.

Un moment, un moment donc. Arabe hospitalier, vous êtes d'une vivacité... Puisque vous y mettez des formes... je vais vous le dire. Ce bracelet appartient au lieutenant Léon Dervigny.

MOHAMED.

Au fils du général!

MANNIVEAU.

Et ce portrait est celui...

MOHAMED, *se rappelant.*

De sa sœur, je me souviens!

MANNIVEAU.

Vous le reconnaissez? Au fait, il est frappant. C'est égal, avouez que si je ne vous avais pas dit... Vous voyez que vous avez bien fait d'y mettre des formes.

MOHAMED, *s'efforçant d'être calme.*

Je vous remercie, monsieur, de m'avoir appris...

MANNIVEAU.

Allons donc... vous plaisantez. Entre gens qui savent vivre... Si vous le désirez, je me chargerai de rendre ce bracelet au lieutenant.

MOHAMED.

Je le lui rendrai moi-même.

MANNIVEAU.

C'est encore mieux.

MOHAMED.

Je désire même être le premier à lui en parler.

MANNIVEAU.

Je vous comprends, seigneur Arabe; ma bouche sera muette. Ces messieurs n'ont pas besoin d'autres renseignemens?... Arabes hospitaliers, j'ai bien l'honneur... (*A part.*) Ils sont fort aimables en société... Mais c'est égal, j'aime encore mieux m'en aller.

Il sort par le fond à droite.

SCÈNE VII.

MOHAMED, HASSAN.

MOHAMED, *éclatant.*

Le fils du général! il est ici, à cette fête... tout-à-l'heure il était près de moi... je lui ai parlé... et c'est lui. Oh! je cours le chercher! et arrivé en face de lui, devant son père, au milieu des siens, en présence de tous, d'une main je lui montre ce bracelet, de l'autre je lui plonge mon poignard dans le cœur!...

HASSAN.

Que dis-tu? exposer ta vie!

MOHAMED, *furieux.*

Tuer l'infâme!

HASSAN.

Et mourir avec lui?... Oh! non, Mohamed, ce n'est pas là ce que tu veux, ce que tu dois faire. Écoute. Maintenant que nous connaissons le coupable, il faut épier ses démarches, le surprendre seul, à l'écart, isolé des siens.

MOHAMED, *avec horreur.*

Qu'oses-tu proposer? et moi-même qu'ai-je dit? le frapper de mon poignard! l'assassiner!... Oh! non, non; Mohamed n'est pas un assassin.

HASSAN.

Ne veux-tu pas vengeance?

MOHAMED.

Je veux justice!

HASSAN.

Et qui te la rendra, si tu n'oses te la faire toi-même?

MOHAMED.

Les Français... dont c'est le premier, le plus sacré des devoirs... eux que j'ai acceptés pour mes amis, pour mes alliés...

HASSAN.

Quoi! à dater de ce jour les Français ne sont pas tous tes ennemis?

MOHAMED.

Frère, il y a quelques instans, dans le premier emportement de sa fureur, Mohamed aurait pu se venger aveuglément par tous les moyens possibles; mais en ce moment la voix de la raison se fait entendre; elle me crie que je ne dois pas punir un

crime par un autre crime; que la lâcheté d'un seul homme ne suffit pas pour faire des Français un peuple de lâches; que le devoir de Mohamed le juste est de croire à la loyauté de ses alliés, et de leur demander justice.

HASSAN.

Tu vas demander justice aux Français!...

MOHAMED.

Au général Dervigny lui-même.

HASSAN.

Mais tu n'y penses pas, frère! croire que le crime sera puni par le père du criminel! espérer que le général ira dire à la face de ses soldats : « Mon fils est un infâme, qu'il meure de la mort des infâmes!... » Mais tu es insensé, Mohamed, d'attendre de lui un pareil acte de justice et de courage! Non, frère, non, ta dénonciation, on feindra de ne pas y croire; tes preuves, on les repoussera; on rira de toi comme d'un fou, ou l'on te chassera comme un calomniateur!...

MOHAMED.

Eh bien alors! il sera temps d'en appeler à mon poignard!

HASSAN.

Oui, si alors tu n'as pas donné au coupable le temps de fuir, s'il n'a pas profité de tes délais pour mettre la mer entre lui et ta vengeance!

MOHAMED, *réfléchissant.*

Oh! si tu disais vrai!... Ami, la prudence vient de parler par ta bouche. Oui, tes craintes sont légitimes; oui, je veux être loyal, mais non pas dupe de ma loyauté.

HASSAN.

Eh bien?

MOHAMED, *de même.*

Eh bien! j'imagine un moyen... Oui, je forcerai le général à condamner lui-même son coupable fils.

HASSAN.

Que feras-tu?

MOHAMED.

Frère, tu sauras tout... mais en ce moment le temps nous presse... Pars, et souviens-toi seulement de mes dernières instructions. Avant une heure, sois au bas de la terrasse du sud, avec un cheval frais et vigoureux.

HASSAN.

Est-ce tout?

MOHAMED.

Apporte en outre une écbelle de soie; le reste me regarde; j'ai mes armes!...

HASSAN.

Compte sur moi, frère; j'y serai!...

Il sort par le fond à gauche.

SCENE VIII.

MOHAMED, *seul.*

Oui, mon projet doit réussir... oui, j'obtiendrai le châtiment du coupable, et tu seras vengée, ma sœur!... Lui aussi, l'infâme, a une sœur jeune et belle, une sœur l'orgueil et la joie de son vieux père, comme Zara était mon bonheur et ma gloire, à moi qui suis et son frère et son père, et tout ce qu'elle a de famille au monde!... Comme toi, Léon, je m'enveloppera des ombres de la nuit; comme toi je serai traître et perfide. (*Indiquant la porte du premier plan, à gauche.*) C'est ici l'appartement d'Elvire; les fenêtres de la chambre à coucher donnent sur la terrasse du sud, a-t-elle dit. C'est bien! à l'heure indiquée Hassan se trouvera à son poste, et nous verrons alors si la vengeance m'échappe!... (*Musique militaire annonçant l'arrivée de l'état-major.*) On vient; c'est le général entouré de ses officiers; Léon est près de lui. (*Portant la main à son poignard.*) O fureur! à sa vue tout mon corps a frémi, mon sang bouillonne, mon cœur se gonfle et bat comme s'il allait briser ma poitrine. Divin prophète, une heure, une heure encore de calme! mets dans mes yeux des regards d'amitié, sur mes lèvres des paroles de paix. Oh! fais que je puisse regarder le lâche sans laisser voir ma rage, que je puisse l'approcher sans le tuer.

SCÈNE IX.

VICTOR, LÉON, LE GÉNÉRAL, JULES, *entrant du fond à gauche*, ELVIRE, *entrant de la gauche*, MOHAMED, LES OFFICIERS.

LE GÉNÉRAL.

Messieurs, j'ai voulu accomplir, en présence de vous tous, un acte d'éclatante justice. Approchez, brave Mohamed. Au nom de sa majesté le roi des Français, je nomme le cheick Mohamed chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

ELVIRE.

Mon père, veuillez permettre que j'attache moi-même l'étoile des braves sur la poitrine de mon nouvel ami.

LE GÉNÉRAL.

Je te le permets, mon enfant.

Elvire place la croix sur la poitrine de Mohamd.

MOHAMED.

Je jure de conserver cette croix toujours pure et sans tache; malheur à qui l'avilirait en jetant sur mon nom le déshonneur et la honte!

LE GÉNÉRAL.

Embrassez-moi, Mohamed. (*Tous deux s'embrassent.*) Cette accolade fraternelle, je vous l'ai donnée au nom de toute l'armée!

MOHAMED, *à part.*

Et l'un d'eux a déshonoré ma sœur!

LÉON.

Cheick Mohamed, vous avez sauvé les jours de mon père; déjà vous possédez la reconnaissance et l'estime du lieutenant Léon Dervigny; il vous offre aujourd'hui son amitié, la refuserez-vous?

Il lui tend la main.

MOHAMED, *à part.*

Lui, mon ami! grands dieux!...

LÉON.

Votre main, Mohamed.

Il la lui tend.

MOHAMED, *à part, et mettant la main dans la sienne.*

Oh! sa main dans la mienne! Partons, je le tuerais!... (*Haut.*) Maintenant, général, recevez mes adieux.

LE GÉNÉRAL.

Vous nous quittez déjà?

MOHAMED.

La prochaine expédition que vous nous avez annoncée, général, va nécessiter des préparatifs qui réclament ma présence dans mon camp.

LE GÉNÉRAL.

Je ne vous retiens pas; au jour du combat nous nous reverrons.

LÉON.

Et ce sera bientôt?

MOHAMED.

Oui, à bientôt.

ELVIRE.

Quant à moi, qui ne peux pas donner de rendez-vous sur les champs de bataille, c'est peut-être pour long-temps que je dis adieu à mon bon ami Mohamed.

MOHAMED.

Peut-être...

ELVIRE.

Quoi qu'il arrive, j'aurai quitté le bal en même temps que mon chevalier, car je vous demande, mon père, la permission d'aller me reposer.

LE GÉNÉRAL.

Va, ma fille; une plus longue veille pourrait altérer ta santé... la santé avant le plaisir.

Il la baise sur le front, Léon la conduit à gauche.

MOHAMED, *à part.*

Merci, lieutenant Léon; tu me livres ta sœur... Hassan ne peut tarder... partons...

Le Général revient à Mohamed, qu'il accompagne jusqu'à la sortie du fond à gauche, puis il redescend aux invités.

LE GÉNÉRAL.

Mesdames et messieurs, que la fête ne soit pas interrompue... Les danses se prolongeront jusqu'au jour... (*A ses Officiers.*) Profitez, jeunes gens, de vos dernières heures de plaisir... avant quinze jours nous entrerons en campagne. (*A un Officier supérieur.*) Colonel, si vous voulez m'accompagner dans mon cabinet, nous avons à causer, et d'ailleurs nous dansons peu.

Il sort par la droite avec le Colonel. Les autres Officiers offrent la main aux dames et sortent par le fond à droite. Victor, Jules et Léon vont s'éloigner du même côté, quand Manniveau rentre du fond, à gauche.

SCÈNE X.

VICTOR, LÉON, JULES *et* MANNIVEAU.

MANNIVEAU.

Eh bien! monsieur Léon... il vous l'a remis, n'est-ce pas?

LÉON.

De qui parlez-vous?

MANNIVEAU.

De l'Arabe Mohamed, avec qui je viens de me trouver nez à nez au moment où il sortait... Il ne sera pas parti, je pense, sans vous rendre votre bracelet?

LÉON.

Mon bracelet... vous l'avez vu?

MANNIVEAU.

Entre les mains de monsieur Mohamed... Il m'avait promis de vous le rendre... et il n'a pas tenu sa promesse? c'est peu délicat.

LÉON.

Il l'aura oublié sans doute... son départ précipité... Mais par quel hasard mon bracelet se trouve-t-il entre ses mains?

MANNIVEAU.

Là-dessus je n'en sais pas plus que vous.

VICTOR.

Léon l'aura égaré la nuit dernière dans le camp des Bénassours.

MANNIVEAU.

C'est juste... nous ne savions plus guère ni les uns ni les autres ce que nous faisions...

LÉON.

Oh! assez, messieurs... ne parlons plus de cela, je vous prie...

VICTOR.

Pourquoi donc? une nuit de plaisir!

LÉON.

Une nuit de honte.

VICTOR.

Bah! bah! folie de jeune homme.

LÉON, *vivement.*

Victor, si tu parlais sérieusement, je ne voudrais plus t'appeler mon ami.

On entend la musique d'un galop.

MANNIVEAU.

Le galop!

VICTOR.

Mon cher Léon, tu prêches admirablement; mais ton père m'a fait l'honneur de m'inviter à un bal, non pas à un sermon...

MANNIVEAU.

Allons, Victor, le galop!

Tous sortent par le fond à droite, excepté Léon.

SCÈNE XI.

LÉON, *seul; puis* ZARA.

LÉON.

Victor à raison... c'est dans le camp des Bénassours... nuit affreuse! fatal égarement, qui m'a fait criminel envers une autre... quand mon cœur était plein de ton souvenir, ô ma bien-aimée... mais je connais mon devoir... je veux m'informer...

ZARA.

Mon frère ne paraît pas...

LÉON, *apercevant Zara.*

Que vois-je! Zara!...

ZARA, *voyant Léon.*

Ciel!...

LÉON.

C'est elle!... elle ici! (*A Zara, qui fait un mouvement pour se voiler et sortir.*) Oh! ne me fuyez pas... ne me cachez pas ces traits chéris, que depuis un mois je n'ai pu entrevoir... laissez-moi me convaincre d'abord que mes yeux ne m'abusent pas... et puis dites-moi ce que vous êtes devenue depuis notre départ d'Alger... Oh! mais je vous revois, je ne puis résister au besoin de vous dire enfin combien je vous aime... combien je serais heureux d'entendre un mot, un seul mot de votre bouche... surtout si ce mot pouvait ne pas être une parole d'indifférence et de glace!

ZARA, *à part.*

La seule pensée qu'il est là, qu'il peut me regarder en face, cette pensée me fait trembler et mourir de honte!

LÉON.

Vous détournez les yeux, vous refusez de me répondre?... ai-je donc mérité votre mépris, votre colère?...

ZARA, *vivement.*

Non, monsieur, non... Zara n'a contre vous ni colère ni mépris.

LÉON.

Oh! merci... vous m'avez rendu un peu d'espérance.. Et qui vous a conduite ici? est-ce le hasard? ou bien cette ville est-elle votre séjour ordinaire?

ZARA.

Je viens en cette ville pour la première fois...

LÉON.

Le désir de voir la fête, sans doute?

ZARA, *tristement.*

Oh! non... je ne suis venue chercher ici ni le plaisir ni les fêtes!...

LÉON.

Fuir les plaisirs, à votre âge, Zara! éviter les fêtes, que votre présence embellirait!... Auriez-vous quelque sujet de larmes? Si je l'osais, Zara, je vous supplierais de m'accepter pour confident... une chose m'en rend digne peut-être, c'est cet amour si pur et si vrai que vous m'avez inspiré...

ZARA.

Vous m'aimez?

LÉON.

Et maintenant refuserez-vous encore de me dire vos peines, à moi qui ne voudrais pas, sans votre aveu, usurper près de vous le titre d'amant, mais qui ne rêve au monde qu'un bonheur, celui de vous appeler du nom d'épouse.

ZARA, *à part, avec larmes.*

Son épouse!...

LÉON.

Vous ne répondez pas, Zara... vous l'avez entendu; avec son amour, Léon Dervigny vous offre aussi son nom...

ZARA, *vivement.*

Oh! jamais!... jamais! c'est impossible!...

LÉON.

Impossible, dites-vous? mais quel motif?

ZARA.

De grâce, ne m'interrogez pas... mais s'il vous reste encore pour la pauvre Zara, je ne dis pas un peu d'amour, mais seulement un peu de pitié... oh! pardonnez-lui de vous avoir laissé croire qu'elle pourrait vous aimer; puisqu'elle vous avait permis de lui dire un jour : Je vous aime! dites-vous aujourd'hui qu'il n'y a plus au monde de Zara... dites-vous qu'il faut l'oublier... pour jamais!...

LÉON.

Vous oublier!... vous qui dès l'instant où je vous ai vue êtes devenue la pensée de mes jours, le rêve de mes nuits, l'idole de mon âme!...

ZARA, *émue.*

Oh! assez... assez... ne m'ôtez pas le courage dont j'ai besoin pour vous repousser... pour vous fuir!...

LÉON.

Qu'entends-je! pour me fuir, dites-vous, vous avez besoin de courage? Oh! je ne vous suis donc pas indifférent? vous ne me haïssez donc pas, Zara?

ZARA, *très-troublée.*

Laissez-moi... au nom du ciel, Léon, laissez-moi m'éloigner!

LÉON, *la retenant.*

Oh! un mot, un seul mot, Zara, et je ne vous retiens plus, et vous êtes libre! Oh! mais dis-moi... dis-moi que tu m'aimes!

ZARA, *avec élan.*

Eh bien... (*s'arrêtant et éclatant en sanglots.*) Oh! mais non... non... je ne le puis... je ne le dois pas! Non, je ne veux pas te flétrir de mon amour... car l'amour de Zara maintenant, c'est l'opprobre!

LÉON.

Que dis-tu?

ZARA.

Je dis que je suis ici pour avoir justice du plus horrible attentat! Je dis qu'un homme de votre nation, un lâche est venu, pendant que tout dormait, dans le camp des Bénassours...

LÉON, *épouvanté.*

Des Bénassours!

ZARA.

Il s'est glissé, l'infâme! sous la tente d'une pauvre jeune fille...

LÉON.

Et cette jeune fille?

ZARA.

C'était Zara!

LÉON, *avec horreur et désespoir.*

O mon Dieu! mon Dieu! (*Zara tomba sur un fauteuil épuisée et cachant son visage dans ses deux mains. Des cris de femme se font entendre à gauche.*) Quels sont ces cris? c'est la voix d'Elvire! (*Il a couru à la porte à gauche.*) Fermée! cette porte est fermée! (*Appelant.*) Du secours! (*Il ébranle la porte.*) O mon Dieu! du monde! (*A des soldats qui sont entrés.*) Brisez... brisez cette porte! (*La porte est enfoncée.*) Qu'on appelle mon père!

Il entre dans la chambre l'épée à la main; les Soldats et quelques Officiers l'y suivent.

SCÈNE XII.

ZARA, *seule.*

Quel nouveau malheur? un cliquetis d'armes! (*Elle jette les yeux sur la porte qui est restée ouverte.*) Que vois-je! Mohamed... mon frère! son cimeterre à la main, il tient tête à tous... Il s'est placé devant la fenêtre! quel mystère! (*Avec un cri.*) Ah! l'on dirige contre lui des armes à feu... Grâce!... Ah! merci, mon Dieu, merci! De lui-même il dépose ses armes; on s'assure de lui, mais du moins on respecte sa vie. Je pourrai l'embrasser encore!

SCÈNE XIII.

LE GÉNÉRAL, UN OFFICIER, ZARA.

LE GÉNÉRAL.

Qu'ai-je appris? ma fille, mon Elvire est en danger!

UN OFFICIER, *sortant de la chambre d'Elvire.*

Général, au moment où nous avons enfoncé cette porte, votre fille avait déja disparu; un Arabe était là, il n'a pas même essayé de fuir... seulement il nous barrait le passage et nous a pendant quelques minutes interdit l'approche de la fenêtre.

LE GÉNÉRAL.

Est-on maître de cet homme?

L'OFFICIER.

Le lieutenant Léon l'amène devant vous.

LE GÉNÉRAL.

Je vais l'interroger. Vous, commandant, à cheval; qu'un escadron de chasseur soit prêt à battre la campagne.

L'Officier sort par le fond. Léon et les Soldats entrent de la gauche amenant Mohamed.

SCÈNE XIV.

LE GÉNÉRAL, MOHAMED, LÉON, ZARA, SOLDATS, OFFICIERS, INVITÉS.

LE GÉNÉRAL.

Mais ce misérable, quel est-il?

MOHAMED, *paraissant.*

C'est moi!

LE GÉNÉRAL.

Mohamed!

ZARA.

Mon frère!

Elle court se jeter dans ses bras.

LE GÉNÉRAL.

Mohamed! est-il possible? Mais ma fille... qu'as-tu fait de ma fille?

MOHAMED.

Vous ne la reverrez plus que déshonorée...

LE GÉNÉRAL.

Horreur! mais sais-tu, misérable, qu'il n'y a pas de châtiment pour un tel forfait? sais-tu que la mort elle-même...

MOHAMED.

C'est la mort, n'est-ce pas, que vos lois prononcent contre le lâche qui, par violence, déshonore et flétrit une jeune fille innocente et pure?

TOUS LES FRANÇAIS.

Oui... la mort!

MOHAMED.

C'est bien! que votre tribunal s'assemble, qu'il me juge, qu'il me condamne, car je suis coupable et je ne veux pas de grâce; mais que le même jour il juge et condamne aussi un autre homme, lâche comme moi, criminel comme moi, et comme moi digne de mort.

LE GÉNÉRAL.

Un autre?

MOHAMED.

Qui, lui aussi, a flétri par un crime une vierge pure et sans tache.

LE GÉNÉRAL.

Et cet homme?

MOHAMED.

Ce lâche... c'est le lieutenant Léon Dervigny, votre fils!

TOUS.

Léon!

ZARA, *à part.*

Que dit-il!

MOHAMED.

La victime... la voilà... c'est ma sœur.

ZARA, *à part.*

O mon Dieu! c'était lui!

Elle s'évanouit entre les bras de Mohamed.

ACTE TROISIEME.

Une salle d'attente près du tribunal. A droite, porte conduisant au tribunal ; porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, MALEK, *entrant tous deux par la porte de droite.*

HASSAN.

Viens, Malek, je ne peux supporter plus longtemps l'aspect de ce tribunal, composé de nos ennemis ; la vue de ces officiers français qui s'arrogent le droit de nous juger rallume tous les transports de ma haine ! et puisque le résultat de ce jugement est maintenant pour moi sans intérêt...

MALEK.

Quoi ! le sort de Mohamed...

HASSAN.

Mohamed ne court plus aucun danger.

MALEK.

Il serait possible !

HASSAN.

Cette jeune fille qu'on vient d'introduire il n'y a qu'un instant, c'est la fille du général.

MALEK.

La victime du cheick des Bénassours; elle vient accuser Mohamed.

HASSAN.

Elle vient le sauver.

MALEK.

Que dis-tu ?

HASSAN.

Cette femme était ma prisonnière, car je me suis prêté au stratagème de Mohamed tant que j'ai cru que dans ce stratagème il devait trouver et un moyen assuré de vengeance et une occasion de rompre avec nos oppresseurs ; mais dès que j'ai découvert que Mohamed, dupe de son respect aveugle pour ce qu'il appelle la justice, voulait s'offrir à la justice comme première victime, j'ai cru que mon premier devoir était de sauver Mohamed ; j'ai fait rendre en secret la liberté à Elvire, et dans ce moment elle déclare au tribunal présidé par son père que, pendant les deux jours qui viennent de s'écouler, elle n'a reçu de Mohamed et des Arabes aucun outrage.

MALEK.

Ainsi Mohamed sera sauvé; mais l'outrage fait à sa sœur sera-t-il puni ? Ne veux-tu pas venger Zara ?

HASSAN.

Ce que je veux avant tout, c'est que Mohamed soit l'ennemi des Français.

MALEK.

Mais Zara dut être ta femme, mais tu l'aimais...

HASSAN.

Je hais encore plus nos oppresseurs que je n'aime cette femme ; que Zara ait été déshonorée, que son déshonneur reste sans réparation, je bénirai sa honte, si sa honte fait la perte de nos ennemis !

MALEK.

Que veux-tu dire ?

HASSAN.

Si Mohamed n'obtient pas des Français la réparation qu'il leur demande, Mohamed devient l'ennemi juré des Français... lui dont la voix est si puissante sur toutes les tribus de la plaine ! Comprends-tu maintenant, frère ? En ce moment le tribunal absout le prétendu ravisseur d'Elvire ; l'acquittement du cheik des Bénassours sera suivi de l'acquittement de Léon Dervigny, et alors Mohamed est à nous ! (*Rumeur à droite.*) On vient... c'est lui !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZARA, MOHAMED, HOMMES *et* FEMMES ARABES.

Mohamed sort du tribunal au milieu de ceux de sa nation qui l'entourent avec joie ; lui seul est triste et morne.

LES ARABES.

Gloire au prophète !..... Mohamed nous est rendu !...

ZARA.

Mon frère est sauvé ! ô bonheur ! bonheur !

TOUS.

Gloire au prophète !

MOHAMED.

Assez, Zara... assez, vous tous... c'est malheur qu'il faut dire ! malheur sur le pauvre frère qui n'a pas pu venger sa sœur ! Oh ! non je ne dois pas me réjouir, je ne dois pas remercier le prophète et m'écrier avec vous tous : Gloire à lui ! je ne dois pas le bénir, lui qui me condamne à vivre, pour traîner jusqu'à la tombe un nom souillé d'opprobe !...

ZARA, *suppliante.*

Mon frère !...

MOHAMED.

Que me demandes-tu maintenant ?... n'as-tu pas vu que je suis impuissant à te défendre, à te venger ?... car maintenant qu'ils m'ont absous, ils vont l'absoudre aussi, l'infâme !... Oh ! cette jeune fille !... pourquoi cette jeune fille est-elle venue arrêter la sentence de mort qui allait tomber sur moi ?

HASSAN, *s'approchant.*

Mohamed.

MOHAMED.

Hassan!... toi ici!... pourquoi ici?... tu m'avais promis de veiller sur cette femme... de la retenir... et cette femme est libre!...

HASSAN.

Frère, j'ai été trompé; l'or des Français a su trouver des traîtres parmi nous.

MOHAMED.

Et la vengeance m'échappe!... car tout-à-l'heure les juges vont se réunir de nouveau, ils prononceront sur le sort du misérable... Crois-tu, Hassan, qu'ils le condamnent? crois-tu qu'un père puisse envoyer son fils à la mort?

ZARA, *à part.*

Grands dieux!...

HASSAN.

Si ce fils est coupable.

MOHAMED.

N'importe!... ils trouveront une excuse à son crime... Toi-même, Hassan, tu me le disais hier, le général Dervigny n'ira pas dire à la face de toute l'armée: Mon fils est un infâme!...

HASSAN.

Et pourtant la justice lui ferait une loi de parler ainsi... car son fils a déshonoré ta sœur!

MOHAMED.

Oh! si le père pardonnait, le père aussi serait infâme!... si Léon n'était pas condamné, c'est qu'il aurait été jugé par un tribunal de lâches et de parjures! c'est qu'il n'y aurait sur terre rien de sacré pour ces hommes d'Europe!... c'est que pour eux la vertu ne serait qu'un mot, la justice un mensonge! c'est qu'entre eux et moi ils ne voudraient plus désormais ni paroles d'amitié, ni traité d'alliance, mais seulement une haine à mort, et la lame de mon cimeterre.

HASSAN, *à part.*

Il est à nous!... (*Roulement de tambours. Haut.*) Les juges se réunissent; adieu, Mohamed... Dans une heure on aura prononcé sur le sort du lieutenant Léon; dans une heure je viendrai savoir si Mohamed est encore l'ami des Français, ou s'il est homme enfin et s'il veut se venger.

MOHAMED.

Dans une heure.

ZARA, *à part.*

Oh! que le ciel me regarde en pitié!

MOHAMED, *aux autres.*

Laissez-moi tous... j'ai besoin d'être seul, car dans quelques instans je vais reparaître à leur tribunal, non plus comme accusé, mais comme accusateur...

HASSAN.

Dans une heure, Mohamed, dans une heure.

Tous sortent par le fond, excepté Mohamed et Zara, qui est restée assise et abattue.

SCÈNE III.

ZARA, MOHAMED.

MOHAMED, *s'approchant de Zara.*

Pourquoi cet abattement, Zara?... pourquoi ces pleurs?... est-ce le moment d'être faible et sans courage?...

ZARA.

Hélas!

MOHAMED.

C'est l'instant, au contraire, de relever la tête, de porter haut ce front qu'un lâche a voulu flétrir et tacher d'infamie, mais que doit purifier aujourd'hui la mort du lâche.

ZARA.

Sa mort!

MOHAMED.

Ma sœur, vous connaissez nos usages, les croyances de nos pères, la loi des tribus de la plaine: tant que l'outrage n'a pas reçu son châtiment, la flétrissure demeure ineffaçable; objet de mépris pour les siens, d'opprobre pour sa famille, la victime, vous le savez, n'est réhabilitée aux yeux de tous que quand a coulé le sang du coupable.

ZARA.

Je le sais, mon frère.

MOHAMED.

Vous savez, Zara, que votre mort même ne pourrait laver cette souillure; que si vous mourriez sans avoir été vengée, Zara, ce n'est pas ma bénédiction, ce ne sont pas les regrets de vos frères que vous emporteriez dans la tombe, mais l'honneur de notre nom et le mépris de votre tribu tout entière!

ZARA.

Je le sais.

MOHAMED.

Eh bien! ma sœur, écoute-moi: les membres du conseil de guerre sont assemblés; le premier, je vais me présenter devant eux; je dénoncerai le crime, je nommerai le coupable... et puis tu paraîtras à ton tour, et tu leur diras, à ces juges: J'ai perdu, par le crime de Léon Dervigny, l'honneur, plus précieux que la vie; ce que je veux pour réparation du crime, c'est le sang de Léon Dervigny!

ZARA, *à part.*

Moi demander son sang! oh! jamais!

MOHAMED.

Des preuves, te diront les juges... avez-vous des preuves que le lieutenant est coupable? Tu leur présenteras ce bracelet accusateur, que je te rends aujourd'hui. (*Il le lui remet.*) Ce bracelet que lui-même il sera forcé de reconnaître et qui doit faire sa condamnation!

ZARA, *à part, en regardant le bracelet.*

Oh! cette femme! toujours cette femme!

UN SOUS-OFFICIER, *venant du tribunal.*

Cheick Mohamed, les juges sont prêts à vous entendre.

MOHAMED.

Je vous suis. (*A Zara.*) Espoir et courage, ma sœur. (*Montrant le tribunal.*) C'est ici que l'honneur te sera rendu!

Il entre au tribunal.

SCÈNE IV.

ZARA, *seule. Elle a les yeux fixés sur le portrait.*

A la vue de ce portrait, je retrouve toute ma fermeté. Elle est belle, cette femme... et cette femme, que mes yeux n'ont jamais vue, cette femme est ma rivale!... et son image ne le quittait pas, le perfide! Et lorsque autrefois ses regards brûlans me parlaient d'amour, il portait au bras le souvenir d'une autre! Ah! c'est lâche!... Oh! je serai forte! Mon frère l'a dit, cet homme-là doit mourir, et il mourra... je veux qu'il meure! Lui mourir... malheureuse! sais-je, hélas! ce que je veux? Pauvre créature faible! tu parles de vengeance, et tu voudrais pardonner! sur tes lèvres des paroles de haine et de fureur, dans le cœur la pitié... le pardon... et je devrais en mourir de honte, l'amour, toujours l'amour!

Elle tombe sur un siége à gauche, abîmée dans les pleurs.

SCÈNE V.

ZARA, MANNIVEAU.

MANNIVEAU, *entrant de la droite.*

Je ne puis en entendre davantage... Est-il atroce ce Mohamed! accable-t il, écrase-t-il le lieutenant!... et monsieur Léon se laisse accuser, et il ne prend seulement pas la peine de se défendre... pourtant il n'est pas coupable!

ZARA, *à part.*

Que dit cet homme?

MANNIVEAU.

Si je n'avais pris le parti de quitter la salle du conseil, je n'aurais pas pu garder plus long-temps le silence... Eussé-je dû m'accuser moi-même, j'aurais dit la vérité!

ZARA, *à part.*

La vérité!

MANNIVEAU.

Ah! sortons d'ici... c'est le parti le plus prudent... (*Il fait un pas, puis s'arrêtant.*) Mais c'est aussi le plus lâche... laisser condamner un innocent. Ah! Manniveau, si vous faisiez cela, vous auriez perdu mon estime... je ne vous reverrais de ma vie... non, non!... Je vais rentrer au tribunal et tout révéler devant les juges... Cependant parler en public, pérorer en présence d'une foule de moustaches de toutes les couleurs et de toutes les grandeurs... Voyons, préparons un peu d'avance mon discours, afin de l'improviser plus facilement... Je suis devant le tribunal; ces tabourets, ce sont les juges... ce pilier c'est, le président... Je commence...

Il tousse.

ZARA, *à part.*

Que vais-je entendre?

MANNIVEAU.

Monsieur le président, voici la vérité dans son plus simple appareil : à la suite d'une partie de chasse qui m'avait procuré d'immenses émotions, quelques amis et moi nous achevions de dîner sur l'herbe pétrifiée du sol africain... Tout-à-coup, le lieutenant paralt; il tombait de fatigue, de faim et de soif; il se repose, il mange, il boit, mais par malheur un jeûne de vingt-quatre heures et un soleil de trente-six degrés avaient affaibli considérablement son cerveau, de sorte qu'au troisième verre de liquide, brouillard... la raison avait pris la fuite devant les fumées du champagne.

ZARA, *à part.*

Il serait possible!

MANNIVEAU.

Bref, monsieur le président, votre fils est entré sous la tente de la jeune Arabe, c'est vrai; mais il n'avait pas d'autre intention que celle de se reposer dans les bras de Morphée : la preuve, c'est qu'il est éperdument amoureux d'une autre femme...

ZARA, *regardant le portrait.*

Il est donc vrai?

MANNIVEAU,

Une femme dont il a fait le portrait de mémoire... Jugez s'il l'aime!

ZARA, *de même.*

La voilà!

MANNIVEAU.

Ce portrait, il m'a avoué depuis où il le cachait: vous avez remarqué au bras du lieutenant un bracelet sur lequel est peint le portrait de mademoiselle sa sœur...

ZARA, *à part.*

Sa sœur!

MANNIVEAU.

Eh bien! en poussant seulement un petit ressort, le portrait de la sœur se lève, et l'on trouve dessous... quoi? l'image de la femme dont le lieutenant est fou!

ZARA, *qui a cherché et poussé le ressort.*

Que vois-je? mon portrait!

MANNIVEAU, *se retournant.*

Hein! je n'étais pas seul!

ZARA, *se levant ivre de joie.*

Il m'aime!... oh! ses sermens étaient sincères! Il m'aime!

ZARA, *voyant rentrer Mohamed.*

Mon frère!...

MANNIVEAU.

Que veut encore ce farouche léopard?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MOHAMED.

MOHAMED.

Va, ma sœur, c'est toi que le tribunal attend; ils viennent d'entendre ma voix accusatrice... J'ai demandé la mort du coupable... lui-même n'ose rien articuler pour sa défense; mais il n'ose pas non plus nier son crime... il se tait seulement...

ZARA, *à part.*

O mon Dieu!

MOHAMED.

Le général s'est levé et m'a dit : « Mohamed, le tribunal veut interroger la victime; si c'est le lieutenant Dervigny que votre sœur accuse, rien ne pourra soustraire le lieutenant au châtiment des infâmes!... Que votre sœur donne une preuve seulement, et justice va vous être rendue. » Tu m'entends, un mot de toi suffira pour t'obtenir réparation.... Ton devoir est facile ; auras-tu la force de l'accomplir?

ZARA.

Je l'aurai!

Elle entre rapidement au tribunal.

MANNIVEAU, *la suivant.*

Je serai là pour lui répondre.

SCENE VII.

MOHAMED, *seul.*

Oui, ces hommes étaient sincères dans leurs protestations... ils seront justes... ils ont entendu le cri de vengeance du frère, ils ne seront pas sourds aux larmes de la sœur! Oh! je suis impatient!... (*Regardant à droite.*) Cette porte est restée ouverte... j'entends d'ici la voix du général; il interroge ma sœur... lui désigne le lieutenant... et demande si elle le reconnaît pour l'auteur du crime... Zara d'un mot va prononcer l'arrêt du coupable!... (*Il écoute.*) Rien!... Elle hésite!... Divin prophète!... soutiens son courage!... Qu'ai-je entendu! « Non!... je ne le reconnais pas... » Oh! mes oreilles me trompent... ou ma sœur est frappée de folie!... Mais non, j'ai mal compris!... « Regardez-le bien, dit le général... Persistez-vous dans votre déclaration? — Oui, celui qu'on accuse est innocent! » Et c'est ma sœur qui trahit si lâchement la vérité!... Oh! la parjure! l'infâme! elle sauve cet homme!... Rage! fureur! (*Prenant son poignard.*) Oh! je la tuerai!... Mais quel motif?... oui... je veux savoir d'abord pourquoi ce mensonge!... c'est elle!...

SCÈNE VIII.

ZARA, MOHAMED, *puis* LE GÉNÉRAL, LES OFFICIERS MEMBRES DU CONSEIL, LÉON, MANNIVEAU, VICTOR, etc.

ZARA, *se jetant aux pieds de Mohamed.*

Mon frère!...

MOHAMED, *avec un geste de fureur.*

Infâme!

ZARA.

Grâce! grâce! mon frère, écoutez-moi!

MOHAMED.

Pas un mot... attendez là que je vous interroge.

Tout le monde entre.

MANNIVEAU, *à part.*

Mon discours a été inutile; mais c'est égal... Manniveau, je te rends mon estime.

LE GÉNÉRAL, *à Mohamed.*

Cheick des Bénassours, votre sœur vient de déclarer que le lieutenant Dervigny n'est pas coupable, et mon cœur de père a bondi de joie en proclamant son innocence... Mais, j'en fais le serment sur mon épée, si Léon Dervigny eût été reconnu criminel, Léon Dervigny eût été condamné!... Mohamed, vous avez douté de la justice française : à un attentat réel vous avez opposé un attentat imaginaire, afin d'avoir le droit de nous dire : Il y a deux coupables du même crime, il doit y avoir deux châtimens pareils... votre défiance, Mohamed, était injuste; nous avons absous l'Arabe dès qu'il nous a été prouvé que l'Arabe était innocent, et vous avez vu le Français sous le poids d'une accusation capitale jusqu'à ce que la victime soit venue elle-même déclarer le Français innocent.

MOHAMED.

Cela est vrai.

LE GÉNÉRAL.

Vous êtes convaincu maintenant que les Français n'ont qu'une justice, que cette justice est égale pour tous?

MOHAMED.

Oui, général.

LE GÉNÉRAL.

Aujourd'hui, vous le savez, les préparatifs de notre expédition sont terminés; avant la fin du jour, notre avant-garde se met en marche; vous me ferez savoir aujourd'hui si les Français, toujours dignes de votre estime, peuvent compter toujours sur votre alliance.

MOHAMED.

Quoi qu'il arrive, général, ce dont vous ne pouvez douter, c'est que Mohamed sera toujours heureux et fier d'une parole d'amitié sortie de votre bouche, et que la sienne ne prononcera jamais votre nom qu'avec le respect dû aux braves et aux justes...

Le Général s'éloigne avec les Officiers. Léon s'approche de Mohamed, à qui il parle bas.

LÉON.

Mohamed, tout n'est pas fini entre nous.

MOHAMED, *de même.*

Oh! non, je l'espère.

LÉON, *de même.*

Dans un instant je serai près de vous.

MOHAMED, *de même.*

Je t'attends.

MANNIVEAU, *à part.*

Encore monsieur Léon dans les conversations à voix basse avec les Arabes! il lui arrivera malheur; je ne le perds pas de vue.

LE GÉNÉRAL.

Je vous laisse, Mohamed.

Tous sortent, excepté Mohamed et Zara.

SCENE IX.

MOHAMED, ZARA.

MOHAMED, *amenant Zara au milieu de la scène.*

Maintenant, répondez à votre juge.

ZARA.

J'attends qu'il me punisse.

MOHAMED.

Répondez; vous avez menti à la face du ciel et des hommes en disant que Léon Dervigny n'était pas criminel.

ZARA.

Oui, j'ai menti.

MOHAMED.

Quel motif aviez-vous de violer ainsi la loi du prophète?

ZARA.

Je voulais sauver le coupable.

MOHAMED.

Et tu oses l'avouer! tu voulais sauver l'infâme!

ZARA.

Je l'aimais!

MOHAMED.

Tu l'aimais?

ZARA.

Depuis six mois, depuis le jour où je le vis dans le pensionnat français à Alger.

MOHAMED.

A Alger! quoi! déjà le traître avait su pénétrer jusqu'à toi!

ZARA.

Non, mon frère, non, Léon n'employa pour ce rapprocher de moi ni ruse ni trahison! Jamais à Alger il ne m'adressa la parole... Hier seulement, dans ce palais, il a osé, pour la première fois, me parler de son amour.

MOHAMED.

Mais cette horrible nuit...

ZARA.

Un hasard cruel a tout fait... une affreuse fatalité... mais il m'aime...

MOHAMED.

Il t'aime!

ZARA.

Voyez, mon frère, voyez, près du portrait de sa sœur le mien aussi.

MOHAMED.

Mais il t'a déshonorée! Et toi, toi aussi, tu l'aimes!

ZARA.

Mon frère, pardonnez-moi!

MOHAMED, *avec désespoir.*

O mon Dieu! Mais qu'ai-je fait au ciel? quelle action de ma vie a pu me mériter un pareil châtiment?... Quand je parle de la venger, de nous venger tous deux, elle demande grâce pour l'infâme... elle l'aime! plutôt que de le voir mourir, elle veut garder son déshonneur, elle veut vivre dans sa honte!... O malheureux! malheureux!

Il pleure.

ZARA.

Mon frère, mon frère, ne pleurez pas ainsi!... vos larmes tombent sur mon cœur et le brûlent! Non, je ne veux pas qu'il meure, lui; mais je ne veux pas non plus vivre dans l'opprobre!... Mon frère, souvenez-vous que vous êtes mon juge; souvenez-vous que j'ai avoué mon crime, et que vous avez là, sous la main, votre poignard.

MOHAMED.

Que me demandes-tu?

ZARA, *tombant à genoux.*

La mort! oh! par pitié la mort! c'est le dernier bienfait que j'attends de vous.

MOHAMED.

Moi verser ton sang!

ZARA.

Il le faut, mon frère, il le faut; car cette existence que je n'ai plus le droit de conserver, c'est à vous, ô mon juge! c'est à vous, ô mon maître! qu'il appartient de me la reprendre!... Un mot de pardon de votre bouche, une parole de pitié sur la pauvre Zara, et puis un coup de votre poignard... et Zara va mourir en vous bénissant!

MOHAMED.

Mais tu es ma sœur, mais tu es celle que j'ai reçue tout enfant des bras de notre mère mourante, celle que Mohamed a promis d'aimer et de défendre... et tu veux mourir par la main de Mohamed!

ZARA.

Eh! que ferais-je de la vie? Chassée, proscrite, méprisée par tous, que devenir? où trouver un asile?

MOHAMED, *lui ouvrant les bras.*

Sur le cœur de ton frère!

ZARA, *s'y précipitant.*

Mohamed! mon frère bien aimé!

MOHAMED.

Ma Zara, ma sœur chérie... oh! j'oublie tout pour ne songer qu'à mon amour pour toi!... Le monde te repousse, dis-tu? eh bien! nous fuirons loin du monde; nous irons au désert; nous serons notre univers à tous deux!... là, nous serons heureux; j'oublierai notre malheur et ta

honte... et toi aussi, n'est-ce pas, tu perdras le souvenir de cet homme?

ZARA.

Le voici!

Léon entre du fond.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LÉON.

MOHAMED.

Encore toi!... Qui t'amène ici?

LÉON.

Je t'ai dit, Mohamed, que tout n'était pas fini entre nous.

MOHAMED.

Viens-tu pour me braver?

LÉON.

Je viens réparer ma faute.

MOHAMED.

Cesse de railler : ce que tu appelles ta faute, ce que moi, je nomme ton crime, n'est plus réparable, puisque le tribunal m'a refusé ta tête.

LÉON.

Et moi, je te l'apporte...

MOHAMED.

Que dis-tu?

LÉON.

La justice des hommes a pu m'absoudre, mais elle ne m'a pas fait innocent; oui, Mohamed, le coupable, c'est moi!... je n'ai pas osé l'avouer à mes juges, parce que j'ai reculé devant l'horrible idée de voir le nom de mon père flétri à la face de son armée; mais j'ose te l'avouer à toi, parce que je ne recule pas devant la pensée qu'il va falloir mourir.

MOHAMED.

Mourir!

LÉON.

Je me fais ton prisonnier; dispose de ma vie, elle est à toi.

ZARA, *à part.*

O mon Dieu!

MOHAMED.

Tu avoues donc qu'en te tuant je ne ferai que ce qui est juste?

LÉON.

Oui, si j'ai fait un mal que je ne peux réparer, il est juste que je meure.

MOHAMED.

Mais au crime que tu as commis, malheureux, quelle autre réparation possible que celle du sang?

LÉON.

Tu veux ma vie pour expiation du malheur de Zara... eh bien! si je devais consacrer au bonheur de Zara ma vie tout entière?

MOHAMED.

Je ne te comprends pas...

LÉON.

Si je te disais aujourd'hui ce que je n'ai pu te révéler encore: Mohamed, j'aime ta sœur de l'amour le plus tendre; un destin funeste m'a fait criminel envers la femme que je chéris, que je respecte le plus au monde!... l'bonneur qu'elle a perdu, un seul homme peut le lui rendre, et cet homme, c'est moi!... Veux-tu, Mohamed, que ta sœur, aujourd'hui ma victime, soit demain mon épouse, le veux-tu?

ZARA, *à part.*

Qu'entends-je!

MOHAMED.

Vous, l'époux de Zara!... vous, un Français! le fils du général Dervigny!

LÉON.

Qu'importe ma naissance? qu'importe le rang de mon père? mon père, d'ailleurs consent à tout! Tout-à-l'heure, en sortant du conseil, j'ai dû lui tout avouer, mon malheur et mon amour : « Si tu n'étais qu'amoureux, a dit mon père, j'hésiterais peut-être; je me demanderais si ce mariage est raisonnable; mais tu es coupable, ce mariage est nécessaire : allez, mon fils, ce n'est pas mon consentement que je vous accorde, c'est un devoir sacré que je vous impose; ce n'est pas moi, c'est Mohamed qu'il faut prier; c'est à ses pieds qu'est votre place... » Et je suis venu vers vous, Mohamed, et je suis à vos pieds!

Il tombe à genoux devant lui.

MOHAMED, *qui l'a écouté, sans pouvoir dissimuler la joie qu'il éprouve.*

Votre père a dit cela, Léon? et vous venez, vous, pour obéir à votre père?

LÉON.

Heureux d'obéir à la volonté de mon père en réalisant le plus cher, le plus ardent de mes vœux! Chère Zara, vous qui n'avez pas voulu que je meure, une fois encore intercédez pour moi auprès de mon juge!... un mot, un seul mot de vous en ma faveur, ou bien je vais croire que si vous m'avez conservé la vie, c'était pour me faire regretter la mort; que si vous m'avez rendu un moment d'espoir, c'était pour mieux me désespérer!

MOHAMED, *à Zara, qui baisse les yeux sans répondre un mot à Léon.*

Eh bien! Zara, n'as-tu rien à me dire?

ZARA, *hésitant.*

Mon frère!

MOHAMED, *avec bienveillance.*

Je te comprends... Tu m'as dit d'avance, n'est-ce pas, plus que tu ne pourrais me dire en ce moment? (*A Léon.*) Tu l'aimes donc bien, jeune homme?

LÉON.

Plus que la vie!

MOHAMED.

Et tu promettrais de la rendre heureuse?

LÉON.

Je le jure à son frère?

MOHAMED.

A son frère, qui, tout-à-l'heure, a demandé ta tête au tribunal.

LÉON.

Mais à qui j'offre en ce moment la main d'un frère.

Il lui tend la main; Hassan paraît au fond.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HASSAN.

MOHAMED, *lui prenant la main.*

Léon Dervigny, Mohamed croit à ta loyauté; il accepte ton amitié de frère.

HASSAN, *à part.*

Qu'entends-je!

MOHAMED, *rendant à Léon le bracelet.*

Mohamed connaît tous les secrets de ce joyau; Mohamed croit à ton amour pour sa sœur; sois l'époux de Zara.

HASSAN, *à part.*

Ce mariage ne s'accomplira pas.

LÉON.

Chère Zara!

ZARA.

Oh! je suis bien heureuse!

Elle abandonne sa main à Léon, qui la couvre de baisers. Mohamed les contemple avec bonheur; Hassan s'approche de lui.

HASSAN.

Mohamed, je viens chercher ta réponse; à dater de ce jour, es-tu l'ami ou l'ennemi des Français?

MOHAMED.

Aujourd'hui, comme par le passé, leur allié fidèle et dévoué; car aujourd'hui j'obtiens des Français justice et réparation.

HASSAN.

Puisqu'il en est ainsi, ta conduite dicte la mienne; l'exemple de Mohamed le juste sera suivi par Hassan: et moi aussi j'embrasse la cause des Français, et moi aussi je deviens leur allié.

MOHAMED.

Il serait vrai!

HASSAN.

Et maintenant, je peux te rappeler la promesse que tu m'as faite au camp des Benassours: « Hassan, m'as-tu dit, tu ne peux être l'époux de Zara tant que tu seras l'ennemi des Français; mais je te donne un an pour abjurer ta haine, et je te jure qu'avant un an écoulé, nul autre que toi ne pourra prétendre à la main de Zara. » Est-ce là ce que tu m'as dit?

MOHAMED.

Ce sont là mes paroles.

HASSAN.

Est-ce là le serment que tu m'as fait devant le prophète?

MOHAMED.

Oui, c'est là mon serment.

HASSAN.

Eh bien! j'ai abjuré ma haine; aujourd'hui je deviens l'ami des Français, aujourd'hui ta sœur m'appartient.

ZARA, *à part.*

Ciel!

LÉON, *à part.*

Que dit-il?

MOHAMED.

Mais...

HASSAN.

Voudrais-tu manquer à ton serment?

MOHAMED.

Mais depuis le jour où j'ai fait ce serment, ma sœur a été déshonorée...

HASSAN.

Le déshonneur est pour l'infâme qui l'a flétrie.

LÉON.

Misérable!

Il fait un pas vers lui; Zara le retient.

HASSAN, *le regardant en face.*

Oui, pour l'infâme à qui je demanderai compte de son attentat! Mais en ce moment tout ce que je veux savoir, c'est si Mohamed le juste n'est plus que Mohamed le parjure.

MOHAMED, *lui lance un regard terrible; puis il jette sur Zara un regard de douleur et de pitié, la prend par la main, la fait passer près d'Hassan, et dit avec effort.*

Elle est à toi!

Zara se laisse conduire comme une victime; Léon fait un geste désespéré.

HASSAN *triomphe et dit à part.*

Tout, plutôt que le bonheur d'un Français!

MOHAMED.

Mais il faut à l'instant même, Hassan, ton serment de ne jamais trahir la cause de tes nouveaux alliés.

HASSAN.

Je le jure!

MOHAMED.

Par le nom sacré du prophète?

HASSAN.

Par le nom sacré du prophète.

MOHAMED, *avec expression.*

Songe à tenir ton serment, car si tu le violais jamais, Hassan, je te jure, moi, que tu ne mourrais que de ma main... et les sermens de Mohamed, tu sais qu'ils sont sacrés.

ZARA, *tout en larmes dans les bras de Mohamed.*

Mon frère!

LÉON, *qui est descendu près d'Hassan.*

Et moi aussi, Hassan, j'attends que tu accomplisses la promesse que tu m'as faite.

HASSAN.

Quelle promesse?

LÉON.

De me demander compte de l'outrage fait à la fiancée d'Hassan, le lâche...

HASSAN.

Un lâche! moi!

LÉON.

Tu m'as compris, car tu portes la main à ton cimeterre.

HASSAN.

C'est ton sang qu'il me faut!

LÉON.

Où veux-tu le prendre?

HASSAN.

A la grette du derviche.

LÉON.

Avant deux heures j'y serai.

HASSAN, *à part.*

Malheur à toi!

ACTE QUATRIEME.

Les environs de la grotte du derviche. Au premier plan, à gauche de l'acteur, un bouquet d'arbustes; au milieu, quelques fragmens de rochers pouvant servir de siéges; à droite, au premier plan, la naissance d'une colline; au fond, une montagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

HASSAN, *seul.*

Je suis au rendez-vous! fils du cheick des chrétiens, avant de partir pour te rendre ici, donne à ton père le baiser d'adieu, car tu ne le verras plus en ce monde. En vérité ces hommes d'Europe sont insensés! à celui qu'ils veulent frapper, ils disent : « Ce jour, à cette heure, sois dans ce lieu... j'y serai, moi, pour te donner la mort ou la recevoir. » Et il viennent pleins de confiance, l'épée dans le fourreau, sous la sauvegarde de l'honneur, comme ils disent. Sais-tu, Léon Dervigny, ce que c'est que l'honneur pour un Arabe? c'est de tuer son ennemi; et Hassan, fils d'Ali, t'attend, non pour risquer sa vie contre la tienne, mais pour te tuer!... On vient... ce sont mes fidèles.

SCÈNE II.

MALEK, HASSAN, DEUX KABYLES, *au fond.*

HASSAN.

Eh bien! Malek, mes ordres?

MALEK.

Ont été fidèlement exécutés.

HASSAN.

Mehamed?

MALEK.

Surpris et désarmé ainsi que tu l'avais prescrit; il est maintenant enfermé près d'ici, dans la grotte du derviche.

HASSAN.

C'est bien.

MALEK.

Le cheick des Benassours nous a opposé une résistance longue et terrible, et lorsque accablé par le nombre, son cimeterre brisé, il lui a fallu céder, sa voix appelait sur nos têtes la colère du ciel; il vouait le nom d'Hassan, fils d'Ali, à l'exécration des siens, qui tôt ou tard, disait-il, puniront ce qu'il appelle ta lâche trahison.

HASSAN.

Cette trahison, c'est lui qui l'a rendue nécessaire. Oui, lorsqu'il y a quelques heures je suis revenu vers Mohamed, lui demander s'il se faisait enfin l'ennemi des Français, je jure sur mon âme que si Mohamed eût répondu à ma haine par un cri de haine, s'il eût répété avec moi : « Mort à Léon Dervigny! mort à nos vainqueurs! » Mohamed eût trouvé en moi un ami dévoué, un frère pour lui... et te le dirai-je, ami... un époux pour sa sœur déshonorée!... Mais lui que je croyais fort pour punir le crime, je le trouve faible et lâche au point de pardonner au coupable! lui que j'espérais rappeler à la sainte cause de notre patrie, je le vois s'obstinant à rester l'ami de nos oppresseurs! et quand, pour rompre ce honteux hymen d'une Arabe avec un chrétien, je tente un effort suprême et désespéré, quand je m'abaisse jusqu'à réclamer mes droits à la main d'une fille séduite, jusqu'à mentir à moi-même, à mes sermens, à ma patrie, en jurant de devenir l'ami de ceux que je déteste... voilà que Mohamed me menace de son poignard, si je ne suis pas fidèle à ce serment exécrable prononcé par mes lèvres, mais renié par mon cœur!... Oh! alors j'ai dit : « Ma vengeance n'a plus rien à ménager!... ma vengeance frappera d'abord sur ce Léon que j'exècre, et parce qu'il est Français et parce qu'il fut mon rival, et puis sur cette femme sans pudeur qui nous a trahis tous, et enfin sur son frère assez lâche pour oublier son crime! »

MALEK.

Ta cause, Hassan, est la nôtre à tous; compte sur nous pour te seconder.

HASSAN.

L'heure s'écoule... où est Zara?

MALEK, *montrant la gauche.*

A deux pas de nous, dans la grotte.

HASSAN.

Qu'on l'amène. Son amant sera bientôt au rendez-vous; je veux qu'elle apprenne par moi le sort que je réserve à son Français. (*Les deux Kabyles sortent.*) Nos frères sont à leur poste?

MALEK, *indiquant la droite.*

Derrière ces rochers; leurs armes sont chargées.

HASSAN.

Va les rejoindre, et soyez prêts au premier signal.

MALEK.

Un mot de toi, et nous paraissons tous.

HASSAN.

Retire-toi ; voici Zara !

Malek disparaît derrière la colline à droite; Zara entre de la gauche avec les deux Kabyles, qui sortent du même côté que Malek.

SCÈNE III.

HASSAN, ZARA.

ZARA.

Que me voulez-vous, Hassan? pourquoi cette violence contre moi, contre mon frère qui est aussi le vôtre? pourquoi suis-je ici seule et prisonnière?

HASSAN.

Vous êtes ici parce que ma volonté est que vous y soyez; vous y êtes prisonnière, et seule parce que c'est ainsi que le coupable doit paraître devant son juge.

ZARA.

Vous mon juge?

HASSAN.

Moi qui vous aimais; moi qui pour vous aurais tout sacrifié, mon sang, ma patrie, jusqu'à ma haine peut-être... et à qui vous avez préféré un Français... le lâche qui vous a déshonorée!...

ZARA, *vivement.*

Léon n'est pas un lâche!

HASSAN.

Silence, femme! écoutez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire. Vous m'avez demandé pourquoi vous êtes ici! vous êtes ici, femme, parce que c'est ici qu'Hassan va se venger... parce que c'est ici que votre amant va mourir!...

ZARA.

Lui, mourir!... Oh! grâce! grâce pour lui!...

Elle tombe aux genoux d'Hassan.

HASSAN, *avec un rire cruel.*

A mes genoux!

ZARA.

Oh! je ne veux pas qu'il meure!... Moi, moi plutôt!... c'est moi qu'il faut frapper, c'est moi qui dois mourir!...

HASSAN.

Pas seule.

ZARA.

Mon Dieu! mon Dieu! serait-il vrai? Léon est-il donc en ta puissance?

HASSAN.

N'a-t-il pas accepté le lieu du combat?... Dans quelques minutes il sera ici!

ZARA, *se relevant.*

Avec son épée!... Oh! tremble!... Léon est brave... il a pour lui son bon droit, et Dieu le fera sortir vainqueur de sa lutte avec toi!

HASSAN, *ricanant.*

Une lutte avec moi!... Pauvre insensée!...

ZARA.

Voudrais-tu donc l'assassiner?

HASSAN.

Voilà ma réponse : A moi, frères! (*Les Arabes cachés derrière la colline se montrent armés de leurs fusils.*) Qu'il paraisse ton Léon... et vingt balles lui perceront la poitrine!

ZARA.

Lâche meurtrier!

HASSAN.

Oui, meurtrier... je vais l'être... avec joie, avec orgueil! car pour un enfant de l'Afrique, la vengeance est du bonheur! car notre gloire à nous, c'est de tuer notre ennemi!... (*Regardant au fond à gauche.*) J'aperçois au sommet de la colline... Ah! c'est lui... c'est ton amant, enfin!... (*Aux Arabes.*) Amis, soyez prêts; dans quelques instans il sera ici... un mot de moi seulement, et tout son sang répandu... (*Regardant de nouveau.*) Mais que vois-je? ce nuage de poussière... des soldats l'accompagnent!... Ah! j'espérais qu'il viendrait seul!...

ZARA, *triomphante.*

Hassan, la vengeance t'échappe!

HASSAN, *portant la main à son poignard.*

Tu me braves!

ZARA.

Oh! tue-moi... je peux mourir; il est sauvé!

HASSAN, *avec une joie féroce.*

Mais non, non... Démon de la vengeance, tu m'inspires!

ZARA.

Que dit-il?

HASSAN.

Écoute; femme. Ton frère est en mon pouvoir; un mot de moi, et il est mort.

ZARA.

Eh bien?

HASSAN.

Eh bien! je le jure ici par l'âme de mon père, si tu n'obéis pas aveuglément à l'ordre que je vais te donner, la tête du cheick des Benassours va rouler à mes pieds!

ZARA.

Tu m'épouvantes!...

HASSAN.

Voici ce que j'exige de toi. Tu vas attendre ici l'arrivée de Léon, de mon rival; vous serez bien heureux de vous revoir, n'est-ce pas? il te renouvellera ses sermens d'amour... il te demandera des paroles de tendresse ; mais ta pudeur de femme devra s'effrayer de la présence de tant de témoins... tu désireras rester seule avec lui... tu exigeras qu'il fasse éloigner l'escorte qui l'accompagne. Imprudent et aveugle comme un amant passionné, Léon s'empressera d'obéir... alors moi et les miens nous paraîtrons.

ZARA.

Qu'oses-tu me proposer, infâme!... la mort pour celui que j'aime!

HASSAN.

Pour tous deux!...

ZARA.

Non, je veux le sauver, lui!

HASSAN.

Mais tu ne veux pas sauver ton frère?

ZARA.

Mais c'est la plus lâche des perfidies que tu me commandes!... et quand mon dévoûment pour le meilleur des frères m'arracherait la promesse que tu exiges de moi, trouverai-je la force de l'accomplir en présence de celui que tu veux immoler?

HASSAN.

Eh bien donc! que le sang de Mohamed retombe sur la tête de sa coupable sœur!

ZARA.

Tigre, oserais-tu bien le frapper?

HASSAN.

Lui ou le Français, pour la dernière fois, choisis.

ZARA.

Pitié, Hassan! tue-moi, mais ne me commande pas un crime au-dessus de mes forces.

HASSAN.

Tu refuses? Adieu donc, Zara la fratricide!

ZARA.

Arrête! arrête!

HASSAN.

Pas un instant de plus: dans quelques minutes Léon sera ici; jures-tu de m'obéir?

ZARA, *désespérée.*

Je l'essayerai du moins.

HASSAN.

N'espère pas me tromper; de la grotte je peux tout voir, tout entendre. Mon poignard reste levé sur la poitrine de ton frère; ta première parole de trahison sera l'arrêt de mort de ton frère.

Il sort par la gauche. Zara va tomber épuisée sur le banc que cachent les arbres.

SCÈNE IV.

ZARA, *seule.*

Léon! mon bien-aimé! moi te livrer à tes bourreaux! Qu'ai-je promis, grands dieux! et je ne suis pas morte en recevant cet ordre barbare!... mais je suis donc née pour le désespoir et la ruine de tous ceux qui me sont chers!... Oh! ma tête se perd! mes sanglots m'étouffent!... Si je pouvais mourir, mon Dieu! mourir avant de le voir!... Mais non... On vient... c'est lui... fuyons. (*Elle se lève.*) Je ne puis... la force m'abandonne... et mon frère! mon frère! mon Dieu! pardonnez-moi sa mort... je ne pourrai... jamais.

Elle tombe évanouie près du banc; pendant la fin du monologue, Léon, Manniveau et les Officiers ont descendu la montagne du fond et viennent en scène. Les Soldats restent à l'entrée de la coulisse; Zara est masquée par le massif d'arbres.

SCÈNE V.

LÉON, MANNIVEAU, ZARA, *évanouie*, OFFICIERS, SOLDATS.

LÉON.

Personne encore!... c'est pourtant bien ici le lieu du rendez-vous indiqué par Hassan.

MANNIVEAU.

Peut-être que sa montre retarde.

LÉON, *à un Officier.*

Mon cher camarade, je vous remercie de nouveau des précautions que vous avez bien voulu prendre pour ma sûreté; mais je vous le répète, elles étaient inutiles.

MANNIVEAU.

Selon vous, c'est possible, lieutenant; mais selon moi, c'est différent. Il y a peut-être de bons Arabes, mais l'espèce en est très-mêlée... et je le dis franchement, j'aurais besoin d'un homme de confiance, que ce ne serait pas un Arabe que je demanderais dans les Petites-Affiches. Aussi lorsque le hasard m'a fait découvrir que vous aviez un rendez-vous avec une de ces figures cuir de Russie, j'ai craint pour vous quelque anguille sous roche; et comme en même temps que vous sortiez par une porte, une reconnaissance se mettait en marche par l'autre, j'ai tout de suite couru donner deux mots d'avis au brave lieutenant Dumontier, et nous vous avons escorté jusqu'ici.

LÉON.

Je crains franchement que nous n'ayons fait croire à une trahison de notre part.

MANNIVEAU.

Que voulez-vous dire?

LÉON.

Mon adversaire aura douté de ma loyauté, et je dois dire que, moi, je ne doutais pas de la sienne.

MANNIVEAU.

Voilà bien les braves, ils ne doutent de rien; pour moi je doute de tout. Je vous en conjure, lieutenant, méfiez-vous... méfions-nous. (*Il regarde autour de lui. Apercevant Zara.*) Que vois-je? un turban! Aux armes!

LÉON.

Une femme évanouie!

Il va à elle.

MANNIVEAU.

C'est un homme déguisé; nous sommes trahis.

LÉON.

Zara! c'est Zara!

MANNIVEAU.

Zara? Regardez bien, lieutenant; prenez garde de vous tromper.

LÉON, *la relevant.*

Privée de sentiment!... Oh!... (*Au Lieutenant.*) Faites qu'on s'éloigne. (*Tout le monde se retire au fond, Léon reste seul près de Zara.*) Chère Zara! son cœur bat sous ma main... elle rouvre les yeux!

ZARA, *égarée.*

Mon frère! frère!... Hassan, grâce!...

LÉON.

Que dit-elle? Zara, reviens à toi... c'est moi, c'est Léon qui te parle.

ZARA.

Léon! toi ici! fuis, malheureux! éloigne-toi!...

LÉON.

M'éloigner... quand je suis près de toi!... moi te quitter!...

ZARA.

Fuis, te dis-je; la mort est sur nos têtes!

LÉON.

La mort!

ZARA.

Un lâche, un infâme a juré ta perte et la mienne!... Oh! pars... pars! si tu restes, tous deux frappés de mille coups... Mais qu'ai-je dit, grands dieux!... Oh! que mes paroles n'arrivent pas jusqu'à lui, ou mon frère est mort.

LÉON.

La mort pour ton frère, pour toi!... Que veux-tu dire, Zara? tout ce que je comprends, c'est qu'un danger te menace. Mais rassure-toi, ma bien-aimée... je ne suis pas seul ici; mes amis m'accompagnent.

ZARA.

Oh! qu'ils s'éloignent tous!... rien ne peut me sauver.

LÉON.

Rien ne peut te sauver? Eh bien donc! je reste pour mourir avec toi!

ZARA.

Mourir!... Toi, Léon, mourir avec Zara!... Quoi! si je te disais: Le ciel ici a marqué ma tombe! dans quelques minutes, celle qui te parle ne sera plus qu'un cadavre... nulle puissance au monde ne peut empêcher que cela soit ainsi!... Mais toi, Léon, tu peux fuir... tu peux vivre, toi.

LÉON.

Vivre quand mourrait tout ce que j'aime!... Oh! je te répondrais: Mourons alors ensemble!

ZARA.

Eh bien donc! écoute-moi, car je puis tout te dire à présent. Hassan, le perfide Hassan, n'avait accepté le combat contre toi que pour t'assassiner!

LÉON.

Se peut-il?

ZARA.

Le lâche t'attendait seul; mais à la vue de ton escorte...

LÉON.

Il a fui?

ZARA.

Non; le tigre est à quelques pas de nous, épiant nos moindres mouvemens, attendant l'instant de déchirer sa proie.

LÉON.

Mais que ma voix appelle nos soldats...

ZARA, *l'arrêtant.*

Pas un geste, pas un mot; car à côté d'Hassan, l'assassin, est assis prisonnier mon frère Mohamed, et si tu essayes de me sauver, de te sauver toi-même, Hassan tue mon frère!

LÉON.

L'infâme!

ZARA, *faiblement.*

Maintenant, Léon, tu sais à quel prix tu peux essayer d'échapper à ton bourreau. Quant à moi, je connais mon devoir.

LÉON.

Tu veux sauver ton frère?

ZARA.

Au prix de tout mon sang.

LÉON, *la serrant dans ses bras.*

Nous le sauverons! (*Il se lève et appelle.*) Mes chers camarades...

ZARA.

Que vas-tu faire?

LÉON, *bas.*

Silence!... (*Au Lieutenant, qui est descendu près de lui.*) Mes amis, je ne voudrais pas vous retenir plus long-temps; votre secours me devient tout-à-fait inutile. Je viens d'apprendre que le combat n'aura pas lieu; mon adversaire est retourné dans la montagne.

MANNIVEAU, *à part.*

Il a fui, le paltoquet!... Ces Arabes ne sont braves qu'avec moi... les lâches!... Alors, camarades, vous pouvez rejoindre le bataillon. (*A Léon.*) Lieutenant, est-ce que vous ne rentrerez pas en ville avant la nuit? ne craignez-vous pas...

LÉON.

Non, je n'ai plus rien à craindre. (*Bas, à Zara.*) Puisque je ne dois plus te quitter!

ZARA, *bas, à Léon.*

O mon bien-aimé!...

MANNIVEAU.

Adieu, monsieur Léon. (*Bas.*) Je retourne à Oran; mais n'oubliez pas que le général se met en marche demain matin au plus tard.

LÉON, *à part.*

Mon père!... (*Il tire ses tablettes et écrit.*) Un mot pour mon père, un souvenir à ma sœur; il sont plus à plaindre que moi!

MANNIVEAU.

Voilà du bonheur! au lieu du corbeau Hassan, le lieutenant rencontre la colombe Zara; son rendez-vous a changé du noir au blanc. Vous avez une commission?

LÉON, *lui remettant un papier.*

Ce billet à mon père.

MANNIVEAU.

Bien, bien... j'entends... vous lui contez une histoire pour qu'il ne soit pas inquiet.

LÉON.

Je vous estime trop pour avoir la moindre crainte sur votre discrétion.

MANNIVEAU.

Vous avez raison, lieutenant; c'est comme s'il y avait triple cachet. Au revoir, monsieur Léon. (*Aux soldats qui s'éloignent.*) Hé, militaires, attendez; jusqu'à la grande route, j'aurai l'agré-

ment de votre société ; dans ce pays j'aime beaucoup les militaires.

Tous s'éloignent par la montagne, excepté Léon et Zara.

SCÈNE VI.

LÉON, ZARA.

LÉON.

Ils sont partis... la mort peut venir !...

ZARA.

Mon frère est sauvé !... O mon amant, mon époux ! en échange du sacrifice sublime que tu m'as fait, que puis-je t'offrir, hélas ? quelques minutes de l'amour le plus tendre. O mon ami ! du jour où je t'ai vu, je t'ai donné tout ce que mon cœur en pouvait contenir !

Elle se jette dans ses bras.

LÉON.

Oh ! je suis heureux ! que j'entende ta voix aimée me répéter que tu m'aimes, et je bénirai le destin qui nous réunit pour mourir ensemble ; car c'est maintenant que je commence à vivre.

ZARA.

Il vient !

LÉON.

Ah ! rappelle ton courage !

ZARA.

Je n'ai peur que d'une chose, c'est qu'ils ne te frappent avant moi !

LÉON, *la serrant contre sa poitrine.*

Oh ! oui, oui, sur mon cœur... La mort elle-même ne saurait nous séparer.

SCÈNE VII.

ZARA, LÉON, HASSAN. *Il s'avance avec précaution le long de la montagne au fond, et va s'assurer que les Français se sont éloignés.*

LÉON.

Oh ! ne tremble pas, Hassan ; tu peux assassiner sans crainte ; les Français sont déjà loin !

HASSAN.

Tu me braves encore !

LÉON.

Je te méprise.

HASSAN.

Et moi je te hais, et je veux que tu meures !... A moi, frères !

Les Arabes cachés derrière la colline à droite paraissent armés de leurs fusils.

LÉON.

Lâche qui ne sais pas combattre !

HASSAN.

Je sais me venger... me venger de tout ce que je hais. De toi, Léon Dervigny, qui es Français et mon rival ! de toi, femme, qui as repoussé, méprisé mon amour !

LÉON.

Infâme !

HASSAN, *à Léon.*

Ton épée.

LÉON.

Mon épée ? tu la souillerais en la touchant !... (*Il la tire, la brise, et en jette les morceaux.*) Tiens... as-tu peur encore ? es-tu sûr enfin de n'avoir à frapper que deux victimes désarmées ?

HASSAN.

A genoux donc !

LÉON, *étreignant Zara qui s'agenouille avec lui.*

Oui, devant Dieu qui nous appelle.

HASSAN, *aux Arabes.*

Frères, droit au cœur de tous les deux ! (*Au moment où les Arabes rangés à droite couchent en joue Léon et Zara, une décharge de mousqueterie part de la coulisse à gauche, tue les uns et blesse les autres mortellement. Ils tombent.*) Trahison ! Oh ! ma vengeance ne m'échappera pas !...

Il tire son poignard et court sur Léon et Zara qui sont encore à genoux. En ce moment, Mohamed paraît sur la montagne à droite et l'atteint d'un coup de carabine.

MOHAMED.

Hassan, je t'avais juré que si tu ne tenais pas ton serment, tu ne mourrais que de ma main.

ZARA, *courant à Mohamed.*

Mon frère !

LÉON, *de même.*

Mon sauveur !

MOHAMED.

Zara, ma sœur !

HASSAN, *se tordant à terre.*

Damnation ! je meurs !

Il meurt et va tomber dans la coulisse.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MOHAMED, MANNIVEAU, OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS.

ZARA, *à Mohamed.*

Mais par quel miracle...

MOHAMED.

Une issue ignorée de tous, mais que le ciel m'a fait découvrir, m'a conduit hors de ma prison... mais, seul, je n'aurais pu vous sauver.

MANNIVEAU.

Par bonheur nous avons rencontré le brave Mohamed, et guidés par lui, nous sommes accourus à votre défense.

LÉON, *à Manniveau et aux Officiers à qui il prend les mains.*

Mon ami, je vous revois ; grâce à mes camarades, je reverrai aussi mon père... et vous, Mohamed, vous qui êtes mon sauveur...